

CONVOI
POUR SAMARCANDE

DE LA MÊME AUTEURE
CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Zouleikha ouvre les yeux (Noir sur Blanc, 2017 / Libretto, 2021)
Les Enfants de la Volga (Noir sur Blanc, 2021 / Libretto, 2023)

Gouzel Iakhina

CONVOI
POUR SAMARCANDE

roman

Traduit du russe
par Maud Mabillard

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Published by arrangement with ELKOST Intl. Literary Agency

Titre original : *Echelon na Samarkand*

© Guzel Yakhina, all rights reserved

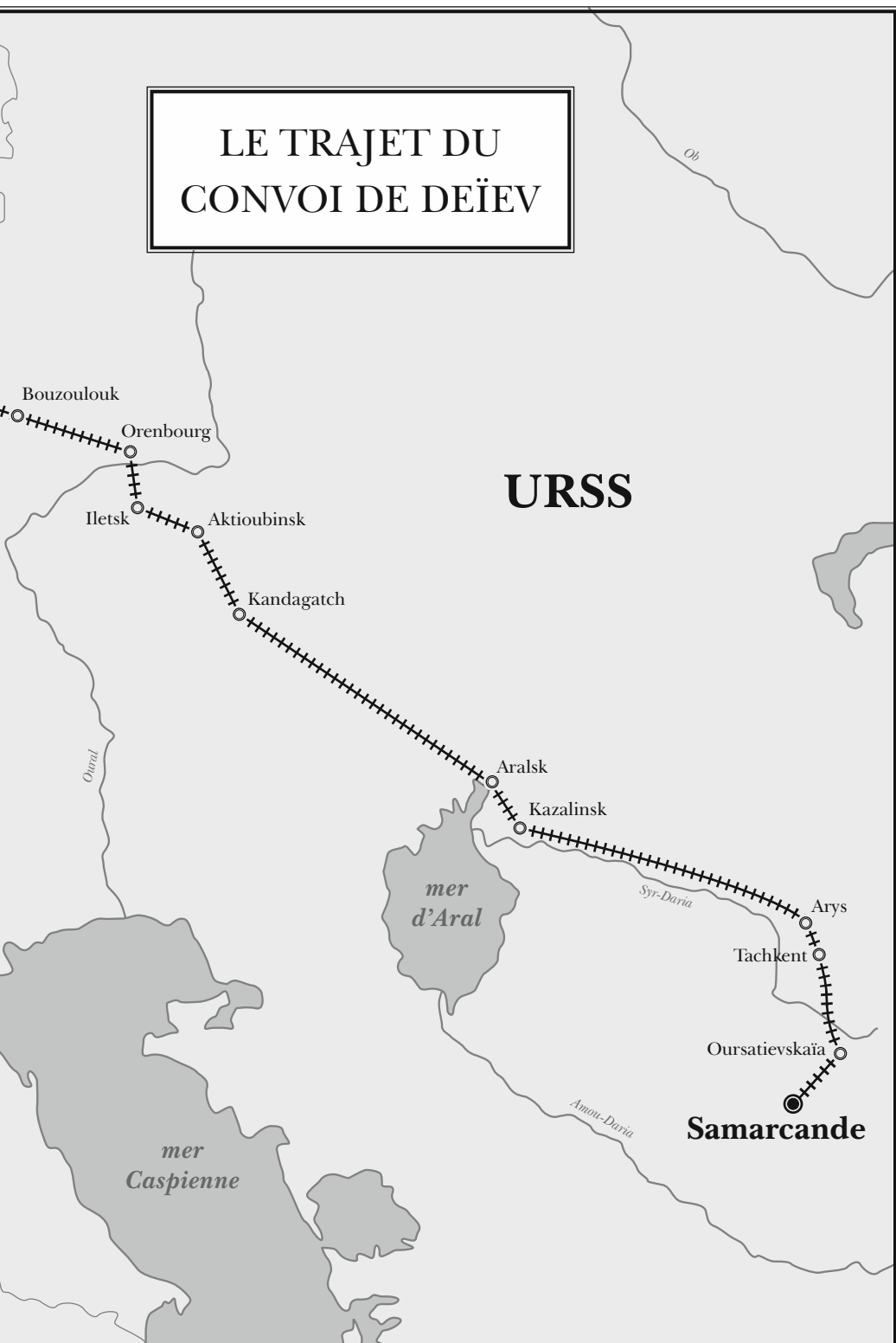
© 2023, Les Éditions Noir sur Blanc,
CH-1003 Lausanne, pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-860-7

*À mon père,
Chamil Zagreïevitch Iakhine*



LE TRAJET DU CONVOI DE DEÏEV



1. CINQ CENTS

Kazan

Quatre mille kilomètres, c'était exactement la distance qu'allait devoir franchir le train sanitaire de Kazan au Turkestan. Le train lui-même n'existait pas encore : l'ordre de sa formation avait été signé la veille, le 9 octobre 1923. Il n'avait pas non plus de passagers, qu'il faudrait récupérer dans les foyers d'enfants et les centres d'accueil, filles et garçons entre deux et douze ans, les plus faibles et les plus épuisés par la faim. En revanche, ce convoi était déjà pourvu d'un chef : Deïev, un vétérán de la guerre civile, un jeune. Il venait tout juste d'être nommé.

– Des enfants, lui avait dit Tchaïanov, le commandant du département des transports, en guise de salutations. Cinq cents. Il faut les convoyer de Kazan à Samarcande. Tu prendras ton mandat et les instructions chez le secrétaire.

Depuis des années qu'il était dans le transport, Deïev avait convoyé tout ce qui pouvait passer par des rails, du blé et du bétail réquisitionnés jusqu'à la graisse de baleine, que la Norvège, pays ami, envoyait par citernes aux habitants de la Volga en proie à la famine. Mais jamais des enfants.

– Je dois partir quand ?

– Demain si tu peux. Dès que ton convoi sera prêt, Deïev, il faudra filer, aussi vite que possible ! Les enfants n'aiment pas les longs voyages, tu pourras bientôt t'en convaincre par toi-même.

La conversation n'avait duré que quelques minutes. Le seul point obscur, c'était cet étrange « tu pourras bientôt t'en convaincre par toi-même ». Mais il n'avait pas le loisir d'y réfléchir. Les longues réflexions, c'était bon pour les vieillards, eux avaient tout le temps du monde.

Il commença par se rendre à la direction de la gare. Là-bas, on lui promit de fouiller dans les coins, pour finalement n'exhumer qu'un seul wagon, mais rien de moins qu'un ancien première classe, jadis d'un bleu noble, désormais d'une teinte gris pâle, au compartiment capitonné d'une tapisserie déchirée seulement par endroits, avec des miroirs presque entiers et un immense hall d'entrée où l'on aurait pu danser la valse. Autrefois pourvu d'une bibliothèque de voyage et même d'un piano, le wagon avait récemment hérité d'une baignoire de fonte ébréchée (elle avait dû être ramenée du compartiment de blanchisserie, puis oubliée sur place). Elle formait un tableau ridicule, sur fond d'étagères vides et de candélabres noircis. Deïev fronça les sourcils, mais accepta le wagon. Il fit arracher la fichue tapisserie, enlever les candélabres. Il remplaça les élégants filets à bagages par des deuxièmes et troisièmes étages de couchettes. Gardra la baignoire. Il tenta d'exiger en sus un poêle en fer destiné à chauffer l'eau du bain pour les enfants, mais se fit traiter de bourgeois et remit la question de l'eau chaude à plus tard.

Pour le deuxième wagon, il fallut attendre un jour entier : on le ramena des Monts Rouges, où il était resté quatre ans dans l'arrière-cour du dépôt des locomotives. En examinant sa prise, Deïev sursauta : ce n'était pas un simple wagon, mais bien une église itinérante. Ce qui expliquait sans doute qu'il soit resté si longtemps à prendre la poussière, tant on voyait mal comment l'adapter aux besoins soviétiques. On pouvait bien sûr enlever le bronze verdâtre de la coupole, démonter l'autel. Mais les fenêtres en arc sous une arête rouge, qu'en faire ? Et le toit en forme de *kokochnik*¹ d'église ?...

Deïev accepta le wagon. Il n'avait qu'un avantage : sa vaste dimension. « On fait des châlits sur combien de niveaux ? »,

1. Élément décoratif du toit de certaines églises russes, finissant en pointe comme les coiffes traditionnelles des femmes, dites *kokochniks*. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

demanda le chef de l'équipe de menuiserie en examinant avec respect le très haut plafond. « Sur trois ! », décida Deïev. Ils auraient pu en mettre quatre, mais les enfants auraient sans doute eu peur de monter si haut.

Le wagon-cuisine arriva quelques jours plus tard de la région de Simbirsk : une grosse boîte sur roues, bricolée à la hâte avec des planches rabotées, puis réparée avec des planches brutes, ravaudée avec du contreplaqué, la virgule de la cheminée du poêle dépassant de la lucarne. On disait que, depuis 1919, beaucoup de vieilleries étaient dispersées sur les voies de service de Simbirsk, Deïev aurait pu y trouver quelque chose d'utile, mais il n'avait pas le temps d'aller voir.

Enfin, on prit cinq wagons d'un train de passagers arrivé de Moscou pour les joindre au convoi de Deïev, que les travailleurs des chemins de fer appelaient déjà entre eux « la guirlande », à cause de la diversité de ses couleurs et de ses formes. Les cinq derniers, des wagons-lits de troisième classe, n'avaient pas besoin de travaux de menuiserie, mais puaien la cigarette et étaient dans un tel état de saleté qu'un lavage à fond s'imposait. Or, Deïev avait déjà tellement bassiné la direction de la gare avec ses exigences (et tout « immédiatement ! », « maintenant ! », « sans faute ! ») qu'ils ne lui fournirent pas de nettoyeurs. Il n'insista pas, prit deux seaux d'eau et se mit au travail lui-même.

Elle arriva juste à ce moment. Deïev était en train se démenner sur le sol mouillé, poussant au moyen d'un chiffon un tas d'écales de graines de tournesol fourrées sous une couchette, quand deux bottes de soldat d'infanterie à bout plat surgirent devant son nez. Il leva les yeux : des mollets fins, pas dans des chaussettes de soldat, mais dans de doux bas de laine.

– Assassin, fit-elle de but en blanc. De quel droit vous lambinez ?

Deïev était stupéfait. Il leva les yeux encore plus haut : une jupe noire, étroite, des genoux aigus se devinant sous le tissu.

– Pendant que vous vous traînez sur le sol, des enfants meurent.

Il tenta de sortir de sous la couchette, se tapa la nuque contre le bord.

– T'es qui ?

Deïev était timide devant les femmes, c'est pourquoi il les tutoyait toujours et leur parlait d'un ton fier, plein de défi.

– La commissaire à l'enfance. Je vous accompagnerai jusqu'à Samarcande, si vous voulez bien vous lever de votre flaque et commencer à exécuter les ordres.

– Et t'as un nom, commissaire ?

– Blanche.

Deïev ne comprit pas si c'était son prénom ou son nom de famille. Il n'osa pas demander.

Elle était plus âgée que lui, même si elle n'aurait pas pu être sa mère. Plutôt une grande sœur. Son visage était beau et austère, comme ceux des affiches soviétiques. Ses cheveux châtain, coupés court, bouclaient dans tous les sens. Son regard était autoritaire, comme celui d'un commandant d'armée. Sous un tel regard, on avait envie de se redresser immédiatement, mais Deïev se retint : sans se presser, il rejeta une mèche de cheveux (et en profita pour enlever les écales de tournesol collées sur son front), lança négligemment le chiffon dans le seau (de l'eau en jaillit, atteignant les bottes de la commissaire), et resta assis sur le sol, un peu indolent.

– Peut-être que tu vas m'aider à nettoyer, camarade Blanche ? Ou tu veux qu'on les mette dans cette porcherie ?

– Je t'aiderai, répondit-elle sérieusement. Mais cette nuit, quand les enfants dormiront.

– Et nous deux, on dormira pas ? ricana Deïev.

Il n'avait aucune envie d'être insolent, mais sa langue avait été plus rapide que lui. Il eut immédiatement honte de cette grivoiserie ridicule. Il se leva, frotta la saleté sur son pantalon repris et ses genoux nus. Quand il fut redressé, il comprit qu'il regardait la visiteuse de bas en haut : la commissaire Blanche le dépassait d'une bonne demi-tête.

– Je crains, Deïev, qu'on n'ait pas l'occasion de dormir, dit-elle en le regardant franchement, permettant à Deïev d'examiner ses yeux : gris et froids, ourlés de cils droits. Et je pense que ce sera le cas jusqu'à Samarcande.



Quelques minutes plus tard, il marchait déjà aux côtés de Blanche. Enfin, il ne marchait pas : il trotta hâtivement

sur les rails mouillés par une pluie fine, essayant de toutes ses forces de ne pas glisser et de ne pas courir.

Elle avançait à larges enjambées entre les traverses, avec tout l'élan de ses jambes fines de jeune fille, de sa silhouette légère, qu'on devinait à peine sous les plis de sa vareuse serrée à la taille par une ceinture. Deïev observait le pas rapide de ses bottes carrées et pensait qu'elles devaient renfermer des petits pieds étroits. Il trébucha, jura, et chassa cette pensée inconvenante.

– Ils vont tenter d'augmenter le quota, surtout n'acceptez pas ! Blanche parlait vite, sans se donner la peine de tourner la tête vers son interlocuteur, envoyant ses phrases comme des flèches, et il dut accélérer le pas pour entendre ses instructions. Ils essaieront de rajouter des malades en les faisant passer pour des convalescents : refusez !

Deïev ne comprenait pas à qui il était censé refuser. Autrement dit, qui était la cible des paroles impitoyables de la commissaire ?

– Ils vont en appeler à votre pitié, mais vous n'avez qu'à tout mettre sur mon compte. Vous leur direz que cette Blanche est inflexible et sans cœur, que vous ne parvenez pas à me faire entendre raison, que je suis inhumaine, de pierre...

– Mais le chef du convoi, c'est moi, lui rappela Deïev à tout hasard.

– Le chef, c'est vous, convint Blanche. Mais vous pouvez tout mettre sur mon dos. Ou alors vous taire, je leur répondrai moi-même.

Par l'arrière de la gare, ils entrèrent dans la ville et furent bientôt en plein centre, sur la place principale, où s'élevait un palais de granit et de marbre, aux colonnes si larges qu'il aurait fallu trois paires de bras pour les entourer, et aux fenêtres dépassant de beaucoup une taille humaine : l'ancien siège de l'Assemblée de la noblesse, aujourd'hui centre d'évacuation n° 1 de Kazan. On y rassemblait, de tous les coins proches et lointains de la Tatarie rouge, des enfants que leurs parents ne voulaient pas ou ne pouvaient pas nourrir ; ces enfants représentaient la majorité des passagers prévus dans le convoi de Deïev.

De près, cependant, le centre ne ressemblait pas à un palais mais à une forteresse en état de siège. Les fenêtres du sous-sol étaient entièrement fermées par des planches, parfois même par deux couches de planches, et les fenêtres en ogive du rez-de-chaussée garnies de feuilles de fer et de contreplaqué. Les colonnes de marbre blanc se couvraient d'un quadrillage épais de fissures. Les murs étaient parcourus d'une telle abondance d'anfractuosités qu'ils semblaient faits d'une pierre inhabituellement poreuse et friable (Deïev reconnut immédiatement ces trous : les petits étaient faits par des balles, les gros, par des obus). Le bâtiment avait un aspect sévère et imprenable, comme si la guerre civile faisait encore rage autour de lui. De qui se cachaient ainsi les habitants du palais ? Se pouvait-il qu'ils se protègent des enfants assiégeant l'établissement ?

Car des enfants s'entassaient partout : sur l'escalier d'apparat en granit, sur des journaux déployés le long des murs, par douzaines ou quinzaines de petits corps sales, emmitouflés dans des guenilles jusqu'aux sourcils, paresseusement immobiles sous la pluie. Deïev avait déjà contemplé ce genre de tableaux plus d'une fois, sans jamais se poser la question : pourquoi les enfants étaient-ils à l'extérieur du centre de tri, et non dedans ?

Suivant la pente destinée aux voitures à cheval, Blanche monta jusqu'à l'entrée principale et frappa à la porte. Pas de réponse. Elle frappa encore une fois, plus fort, secoua la porte bien verrouillée, toujours sans résultat. Se mettant sur la pointe des pieds, elle asséna quelques vigoureux coups de paume sur le contreplaqué qui fermait la fenêtre, manquant de se blesser à un clou.

La forteresse restait silencieuse. Tout comme les enfants couchés devant.

Aucun n'avait même remué. Quelques paires d'yeux suivaient avec une curiosité molle les gestes de la femme, et seul un garçonnet – malingre, avec un visage bruni par le soleil, ressemblant à une pomme de terre sale – s'assit plus commodément pour ne pas manquer le spectacle. Blanche s'adressa à lui.

– Pourquoi n'ouvrent-ils pas ? demanda-t-elle avec simplicité, d'un ton amical.

Fini, le ton de commandement, le regard autoritaire, s'étonna Deïev. La commissaire savait donc parler humainement ?

Le garçon resta silencieux un moment, regardant tomber les gouttes de pluie fine à côté et au-dessus de lui.

– V’z’êtes arrivés trop tard, dit-il entre ses dents, à contre-cœur. Revenez demain, ils sont mieux disposés le matin.

– On doit entrer maintenant, soupira Blanche. Peut-être qu’il y a un moyen... Aide-nous.

L’autre laissa à nouveau passer un moment avant de répondre, comme si les mots lui parvenaient de loin.

– Et ça me rapportera quoi ?

– Je te dirai comment te faire accepter au centre. Pour ne pas jouer les mendiants devant la porte, en essuyant le seuil avec ton pantalon. Les sœurs du service social te prendront elles-mêmes sous le bras et te feront entrer, te laveront, te nourriront et te donneront une ration.

– N’importe quoi, ricana le garçon, découvrant des dents noires.

– Aujourd’hui, à minuit, il y aura une rafle à l’embouchure de la Kazanka : la commission à l’enfance et la police font ratisser la rive. Ceux qu’on trouvera seront répartis dans les centres. Donc, tous ceux qui veulent un toit et une ration n’ont qu’à être à l’embouchure avant le coucher du soleil. Et ceux qui ne veulent pas ont intérêt à se tirer et à ne pas gêner les autres. Tu piges ? Dis-le à tes copains.

Le visage-pomme de terre se plissa, fronçant les sourcils avec méfiance et gonflant les narines.

– Un coup en plein cœur si je mens ! Blanche se frappa du poing sur la poitrine, comme si elle enfonçait un poignard entre ses côtes, son visage se détendit, elle sourit d’un air complice. Maintenant, aide-moi, répéta Blanche.

Le garçon se leva – lentement, bougeant à peine ses membres, comme s’il se déplaçait au fond d’une rivière, et non sur la terre ferme –, s’approcha de la porte d’entrée. Leur tournant le dos, perdant d’un coup sa nonchalance, il se mit à taper furieusement la porte des pieds et des poings ; il tambourinait avec une telle rage que le bois épais, recouvert de laque, en trembla, et que les gonds grincèrent.

– Il fallait frapper plus fort, expliqua-t-il sans cesser de tambouriner, un peu haletant sous son effort bruyant. On les a à l’usure !

– On t’a dit qu’il n’y avait plus de place ! cria bientôt quelqu’un d’en haut, de la fenêtre.

Mais le gamin continuait sa charge sans faiblir, et bientôt une clé tourna dans la porte. Le garçon s’écarta immédiatement : le balai qui surgit de l’embrasure n’atteignit que le vide.

– Va-t’en, garnement ! Va au diable !

Une énorme silhouette de femme apparut dans l’entrée, agitant le balai comme une épée.

– Qu’est-ce que c’est que cette citadelle ? Blanche parlait d’une voix basse, mais si menaçante que Deïev en eut le ventre noué. La guerre est finie depuis longtemps.

– Pour certains elle est peut-être finie, pour les autres on est en plein dedans, répondit la gardienne sans se démonter. Ils vont nous casser la maison ! C’est pas ma faute, s’ils sont une armée entière chaque jour ! Où on les mettra tous ?

Sans dire un mot, Blanche fit un pas en avant, et l’énorme femme recula, baissant son balai. Deïev suivit furtivement, pénétrant dans les ténèbres épaisses du bâtiment aux fenêtres condamnées.



– Camarades, vous venez voir qui ? La gardienne s’agitait toujours devant la porte, dont elle fermait les nombreux verrous, peinant à trouver la serrure dans l’obscurité. Où allez-vous, camarades ? Hé !

Blanche grimpait déjà les marches de l’escalier d’apparat, vers la lumière du premier étage. Deïev voulait suivre la commissaire, mais trébucha sur quelque chose de mou et faillit tomber. Puis il trébucha à nouveau. Et manqua à nouveau de tomber. L’obscurité s’exclama d’une voix perçante, puis ricana :

– Camarades !

Il était impossible de distinguer quoi que ce soit dans le noir. Deïev s’arrêta, lançant ses bras devant lui, et ses doigts palpèrent deux crânes rasés.

– Camarades ! s’esclaffèrent des voix de l’autre côté. Où allez-vous ?

– Au Mont-des-gueuletons ! répondit-on ailleurs. Par la rue du Mouton !

– Regarder les gloutons !

– Ou vider un litron !

– Manger du pâté d’thon !

L’obscurité se remplit de voix, de rires, de soupirs.

– Et cogner un souteneur !

– Ou bien un procureur !

– Ou même juste un cireur !

– Parole de voleur !

– Taisez-vous ! gronda la gardienne du bas de l’escalier.

Écarquillant les yeux et tâtonnant autour de lui, Deïev courut derrière Blanche, à travers une foule de garçonnets qui s’étaient réunis sur les marches. Ses paumes effleuraient des têtes rasées, des genoux, des épaules et des dos. Il craignait surtout de piétiner quelqu’un, mais les corps enfantins étaient bien plus rapides, s’écartaient sur son passage, lui ouvrant la route, comme un banc d’alevins se dispersant à l’approche d’un gros poisson.

Plus Deïev progressait sur l’escalier, plus il y voyait clair, et plus dense était la foule. Bientôt, l’escalier se sépara en deux bras, dont chacun effectuait un virage abrupt, l’un vers la gauche, l’autre vers la droite, menant au premier étage. Là, il distingua déjà des yeux : noisette, roux, noirs, bleus, couleur de l’herbe, qui le dévisageaient avec curiosité de tous les côtés. Les enfants étaient tous petits et rasés. Il manquait semblait-il une oreille à l’un d’eux, mais c’était peut-être une illusion, dans cette pénombre.

Le premier étage s’ouvrait des deux côtés sur un vaste couloir. De larges portes menaient aux espaces intérieurs – elles avaient été très blanches autrefois, avec des monogrammes en or, mais s’étaient écaillées, découvrant un bois sombre. Du fond du couloir, une minuscule dame à lunettes trotta à la rencontre des visiteurs, sans doute une collaboratrice du centre. Sans attendre la femme, et même comme pour contrer la hâte dont celle-ci faisait preuve, Blanche ouvrit tout grand la porte centrale et pénétra dans la pièce d’un pas résolu. Deïev la suivit, rouge d’embarras. Il ne pouvait tout de même pas rester seul pour expliquer cette irruption insolente ?

Il entra et resta figé d’étonnement : c’était une salle de bal. À travers les immenses fenêtres, dont presque toutes les vitres

étaient entières – seules quelques fenêtres étaient fermées par des chiffons –, la lumière du soleil pénétrait généreusement. Le plafond était inhabituellement haut : il fallait renverser la tête pour regarder le lustre énorme, sur plusieurs niveaux, qui prenait autant de place qu'une locomotive (la totalité des ampoules en forme de bougies étaient brisées, alors que les supports de bronze se dressaient, intacts). Partant du lustre par vagues, des fleurs de plâtre et des fissures couraient sur tout le plafond. Tout au fond, dans les hauteurs, s'avancait un balcon d'orchestre protégé par des balustrades blanches, surplombant des colonnes défraîchies, mais encore élégantes.

Cet espace sublime était rempli de gamins au point qu'il semblait à la salle d'attente d'une gare. Les larges appuis des fenêtres, garnis de hardes, étaient transformés en couchettes ; chacun d'eux accueillait trois ou quatre garçonnetts en rangs serrés, parfois pêle-mêle. On avait également transformé en couchages toutes les caisses, valises, sacs remplis de Dieu sait quoi, ainsi que des tas de livres couverts de paille, qui s'amassaient en longues rangées sur le parquet (c'étaient des livres de prix, aux couvertures de cuir ou en carton épais, visiblement des œuvres complètes). Ceux qui n'avaient pas de place assise ou de paillasse étaient allongés à même le sol, qu'ils recouvraient d'une épaisse couche mouvante de membres pâles et sales et de visages maigres.

Personne ne fit attention aux nouveaux venus : les habitants du lieu regardaient par la fenêtre, jouaient aux cartes, bavardaient, somnolaient, s'épouillaient, ou fixaient le plafond. Deïev n'avait encore jamais vu autant d'enfants réunis dans une même pièce. Il cillait devant cette abondance de talons nus et de nuques identiques, rasées de frais. Le bourdonnement des voix emplissait ses oreilles :

– C'était pas la première fois qu'on mangeait du chien – la belle affaire ! On s'est rempli la panse, et on en est pas morts...

– Ma mère était en train de mourir, la terre lui avait déjà montré ses griffes noires...

– Laisse tomber ton prêchi-prêcha. Je f'rai c'que j'veux. On a déjà créché chez les cognes, si on veut décamper, on leur filera entre les pognes...

– Sainte Marie, mère de Dieu, Reine des cieux et de la terre, reçois la prière de ton humble serviteur...

– La bouffe est nulle ici : on mange de l'eau, on boit de l'eau, comment tu veux qu'on chie quelque chose...

– Ton Mosjoukine contre mon Douglas Fairbanks, c'est une souris contre un éléphant !...

– Quand j'me ferai taper, j'oublierai pas d'jurer...

– Hé, je lui dis, citoyenne, tu manges d'un air bien important, on dirait Lénine...

– Camarades ! Vous venez du Narkompros¹ ?

Une femme à lunettes apparut, hors d'haleine (de près, Deïev s'aperçut que ses cheveux rassemblés en queue de rat étaient gris, et que sa maigreur indiquait un organisme non pas jeune, mais tout à fait vieux). Blanche ne s'arrêta même pas : elle continuait à avancer d'un pas rapide entre les corps des garçons étalés sur le sol, tournant la tête dans tous les sens.

– Mon nom est Shapiro.

La femme dépassa Deïev, arriva à la hauteur de Blanche et se mit à trotter à côté d'elle, tentant de croiser le regard de cette étrange visiteuse.

– Mme Shapiro, la directrice.

– Vous avez combien d'enfants dans le centre ? Blanche parlait d'un ton très sévère, comme si elle l'accusait d'avance pour toute réponse.

– Quatre cent cinquante. La directrice, toujours trotinant, enleva ses lunettes et les essuya contre le revers de sa jaquette, espérant visiblement que des verres propres l'aideraient à mieux distinguer l'arrivante. Mais après le repas il y en aura plus, on attend un arrivage d'Elabouga.

– Combien sont en bonne santé ?

– Ça dépend de ce qu'on appelle bonne santé. Quarante-sept enfants sont à l'infirmerie et en quarantaine... Le visage de la directrice était de plus en plus troublé, et sa respiration de plus en plus hachée à force de marcher vite. Ou est-ce que vous venez du Narkomzdrav² ?

Ce n'était pas bien, d'obliger une femme âgée à avancer aussi vite. Est-ce que Blanche le comprenait ? Il semblait que non. Ou, au contraire, le comprenait-elle parfaitement ?

– Combien d'enfants en bonne santé de plus de cinq ans ?

1. Commissariat du peuple (ministère) à l'Éducation.

2. Commissariat du peuple (ministère) à la Santé.

– Environ les deux tiers... Mais attendez... dites-moi...
Mme Shapiro peinait à reprendre son souffle. Camarade ?...

Deïev eut honte.

– Blanche, dit-il en présentant sa collègue. Commissaire Blanche de la commission à l'enfance.

– La commission à l'enfance ! s'exclama Mme Shapiro d'un air ravi, oubliant même son essoufflement. Vous vous souvenez enfin de nous ! Nous périssons sans vous, nous périssons... Pourquoi n'avez-vous pas prévenu ? Je vous aurais préparé tous les chiffres, et une liste de questions, pour ne pas être prise de court...

– Eh bien, prenez votre temps. Blanche examinait les fenêtres et les portions de mur entre elles. À l'extérieur, la pluie avait redoublé ; l'eau passait par le crépi troué, gouttant sur le parquet.

Elle ne les examinait pas par désœuvrement : elle laissait entendre qu'elle voyait et condamnait. Elle avait une manière étonnante de transformer non seulement ses mots, mais même ses regards muets en reproches ! Elle n'avait rien d'une femme, et tout du serpent.

– Premièrement, bien sûr, il y a le bâtiment, commença Mme Shapiro d'un ton inspiré. Vous voyez vous-mêmes dans quelles conditions nous subsistons ! Au Narkompros, ils pensent qu'ils nous ont donné un palais, et que tout va bien ! Mais comment vivre dans ce palais ? Ils y ont pensé ? Comment faire la classe ? Dormir ? Soigner ? Ce ne sont pas des conditions pour les enfants.

– C'est vrai, approuva Deïev (il avait très envie d'aider la pauvre directrice). Où sont les lits ?

– Camarade, l'Assemblée de la noblesse n'était pas un dortoir. Mme Shapiro hocha la tête d'un air sentencieux. On y dansait, on y banquetait. Voici notre meilleur lit.

Elle tapota un banc municipal qu'on avait visiblement apporté d'un parc : un tas de petits enfants s'y pressaient, couverts d'une nappe en soie avec des franges, horriblement sale, et qui avait déjà perdu depuis longtemps ses couleurs.

– Sans compter que chaque jour apporte un nouvel arrivage ! Où est-ce que je dois les mettre, tous les évacués ? Shapiro écarta ses bras malingres d'un geste tragique, ressemblant immédiatement à une araignée effrayée. Plus les

bébés qu'on nous laisse chaque jour. Nous avons déjà mis une annonce sur la porte : « Prière de déposer les bébés à la Maison des nouveau-nés ! » Et nous avons indiqué l'adresse. Mais les mamans ne savent pas lire, ou alors sont trop obstinées : nous trouvons chaque jour sur nos marches un ou deux bébés emmaillotés, parfois trois...

Deïev sentit un regard posé sur lui. Il se retourna et vit, à travers les grandes vitres du balcon, des statues en plâtre qui le contemplaient ; elles avaient sans doute été déplacées sur le balcon pour libérer de la place. Certaines avaient le nez cassé. L'eau de pluie ruisselait sur leurs visages immobiles.

– ... En plus, chaque jour, nous avons dix à vingt pensionnaires qui viennent d'eux-mêmes. Il en arrive encore et encore. Et pas seulement de Tatarie – de Tchouvachie, de Mordovie, des Allemands de Saratov... Il y a quelques jours, nous avons eu un arrivage de Kalmoukie. Mettons que je refuse un adolescent. Mais un petit de trois ans ? Je n'aurais pas le cœur à le renvoyer.

– C'est votre grand cœur qui vous a fait fermer les fenêtres avec des plaques de fer ?

Ayant fait le tour de la salle, Blanche se retourna et avança d'un pas énergique vers la sortie, comme si elle était la propriétaire du lieu et guidait des visiteurs.

Le ton acerbe et la brutalité de sa camarade étaient désagréables – Deïev en avait les mâchoires qui grinçaient. Elle ressemblait plus à un sous-officier en pleine parade qu'à un commissaire à l'enfance !

– Mais pourquoi dites-vous ça ? Mme Shapiro peinait à suivre Blanche. Le rez et les sous-sols ne sont pas habitables, on ne peut même pas y loger du bétail : en hiver, les murs sont couverts d'une couche de givre plus grosse que mon doigt, et on a de l'eau jusqu'aux genoux au printemps et en automne. Les fenêtres n'ont plus de vitres depuis la guerre. Et les cheminées ne fonctionnent pas, les canalisations sont bouchées. Mais si la commission à l'enfance aidait...

Un étrange son traînant interrompit cette conversation : il venait d'en haut, vers le plafond – Deïev se dit un instant que c'était une sirène. Non, c'étaient des cris d'enfant : pas des pleurs, mais des hurlements désespérés, qui retentirent longtemps, parfois brièvement interrompus par un soupir ou

un gémissement. Même Blanche se figea et se retourna en direction du bruit. La directrice, elle, se contenta d'un geste fatigué de la main.

– Ne faites pas attention, c'est Senia Le Tchouvache. Il se calmera bientôt.



Le cri ne cessa pas – ni quand les visiteurs quittèrent la salle de bal, ni quand ils avancèrent dans le couloir, ni quand ils entrèrent dans la pièce voisine. Mme Shapiro ferma les portes pour que le bruit ne les dérange pas, mais la voix traversait les murs.

Pourtant, dès qu'il eut pénétré dans la nouvelle pièce, Deïev en oublia Senia. C'était sans doute la salle à manger d'apparat autrefois. On y avait logé les fillettes. Les conditions étaient les mêmes : les lits bricolés à partir de livres, de débris de meubles, de boîtes en carton ; les enfants étaient toujours entassés dans un espace insuffisant, les corps aussi osseux et les pieds nus, même s'il s'agissait cette fois de corps et de pieds de fillettes. Mais toute cette scène se déroulait sous une débauche de nourriture.

Le plafond était peint de couleurs vives et généreuses, d'un trait excessivement naturaliste. Le pourtour s'ornait de feuilles de vigne, sur lesquelles s'exhibaient des grappes énormes, encore soulignées par des rayons de soleil. À côté, on voyait une profusion de pommes roses et de poires jaunes presque translucides. Des papillons passaient entre des tas d'abricots et de pêches, de juteux citrons à demi pelés brillaient d'un éclat humide.

Des tableaux gigantesques couvraient les murs. Du gibier grillé, des tranches de jambon rose pâle, des huîtres, du pain rompu et des verres de vin entamés, étaient représentés dans des proportions inconcevables, et dans un état parfait : pas la moindre fissure, la moindre moisissure n'entamaient cette puissante abondance. Les fresques rutilaient comme si elles avaient été peintes la veille.

Le calme régnait dans la salle : écrasées par cet espace extraordinaire, les fillettes étaient couchées, résignées, et ne se parlaient qu'à voix basse (d'ailleurs, même Senia Le

Tchouvache avait cessé de crier). Deïev remarqua une gamine qui essayait d'arracher du mur un morceau de viande peinte, en pure perte : la couche de peinture était épaisse et solide, et les doigts de la fillette, trop faibles.

Il aurait voulu poser une question, mais se contenta d'émettre un grognement contrarié en examinant la nuée de fruits qui s'étendait au-dessus de sa tête.

– Je vous ai bien dit que nous n'avions pas de locaux, soupira Mme Shapiro.

– Et il n'y avait pas moyen de masquer ces... Deïev fronça les sourcils, cherchant le mot... ces barbouillages ?

– Comment ? Au charbon ? Je n'en ai pas non plus.

– Pour les locaux, c'est clair, les interrompit Blanche. Quoi d'autre ?

Deïev ne vit pas la moindre trace d'émotion sur son beau visage lisse : la commissaire contemplait avec un calme olympien le délire culinaire qui les entourait et les enfants pelotonnés dessous. Elle était quand même drôlement faite : une fois, elle se mettait hors d'elle sans raison, l'autre, elle était si sèche qu'on pourrait croire qu'au lieu d'un cœur elle avait un morceau de poisson congelé dans la poitrine. Donc, les murs rongés par l'humidité et les fenêtres fermées par du contreplaqué la dérangeaient, tandis que les souffrances des enfants vivant sous la nourriture peinte, non ?

– Deuxièmement, bien sûr, la nourriture, répondit volontiers Mme Shapiro en indiquant de ses doigts maigres les mets dessinés. Je comprends que nous connaissons la dévastation, la famine, une période difficile. Mais à quoi bon les évacuer, si nous ne pouvons pas les nourrir ? Un rouble par enfant et par semaine, qu'est-ce que ça veut dire ? Que vais-je pouvoir leur donner pour un rouble ? De la poussière de moulin ? Du son d'avoine ? Et je ne dois pas seulement les nourrir, mais aussi les soigner et les réchauffer. C'est déjà le troisième point.

Elle fit un geste de la tête en direction de la cheminée d'angle : une large cheminée de fonte et de marbre, au pied de laquelle on apercevait un peu de bois sec et des journaux déchirés. Un seau en fer-blanc était posé dans l'âtre, des gouttes d'eau y tombaient du conduit de la cheminée – sans doute des gouttes de pluie.

– Un palais... Les joues ridées de Mme Shapiro rougirent d'indignation, et elle semblait tout entière échauffée par cette discussion ; sa veste s'était ouverte, ses mouvements devenaient véhéments. Est-ce qu'ils ont pensé, au Narkompros, à la quantité de bois nécessaire pour chauffer ce palais ? En hiver, la neige vole sur le sol de la salle de bal !

Deïev sentit soudain qu'il était frigorifié par cette demi-heure passée dans le foyer : il ne faisait sans doute pas plus chaud que dans la rue. Les rayons de soleil dessinés sur le plafond ne réchauffaient pas la pièce.

– C'est plus facile d'exiger du bois de chauffe que de l'argent ou un local. Blanche avait repris sa voix de procureur.

– J'ai déjà essayé ! J'ai gâché tout mon papier à le demander !

– Alors il ne fallait pas écrire de lettres, mais aller en personne au *sotsvos*¹, trouver le chef du département et le retenir dans son bureau jusqu'à ce qu'il donne deux chargements de bois. Prendre un crayon bien taillé, le pointer sur le cou de ce salaud – Blanche montra sur son cou l'endroit où, chez les hommes, on voit généralement saillir la pomme d'Adam – et lui fourrer un deuxième crayon dans la main, pour qu'il signe. Et le menacer, en cas de refus, de se plaindre à la Tchéka de son incurie coupable et son attitude hostile envers les enfants !

Deïev comprit, à une intonation particulière, que la commissaire avait déjà agi exactement comme cela, et peut-être plus d'une fois. Mme Shapiro se contenta de battre des cils sur ses yeux myopes, sans répliquer à cette proposition osée, puis après un silence reprit son discours, comme si elle espérait toujours provoquer la compassion :

– Après, bien sûr, il y a le problème de l'hygiène, qui est tout simplement inexistante. Nous n'avons ni bania ni salle de désinfection. Nous n'avons qu'une baignoire – une pour dix. Et un bout de savon pour dix. Et si des enfants nous viennent avec la gale ? Ou la teigne ? Je tremble rien que d'y penser...

– Mais arrêtez, enfin, de trembler et de vous plaindre ! Blanche avait parlé si fort que Mme Shapiro en sursauta, et que les fillettes regardèrent avec angoisse ces adultes en colère. Allez au Narkomzdrav, tapez du poing sur la table !

1. Abréviation de « éducation sociale », acronyme typiquement soviétique : branche du ministère soviétique de l'Éducation, ou Narkompros.

Et renversez devant eux un bol de poux aussi gros que possible, comme souvenir des enfants sales. Ils vous fourniront rapidement toutes les salles de désinfection et les savons et le dentifrice nécessaires !

Pleine d'indignation, elle tourna sur ses talons et se dirigea vers la porte.

Elle a fait tout ça, se dit Deïev. Blanche a fait tout ça : et tapé du poing, et renversé les poux sur la table. Et peut-être pas sur la table, mais dans le col de ce malheureux chef de département. Elle en est capable : ce n'est pas une femme, mais un fléau en jupons. Et lui, l'imbécile, qui fixait ses cils et ses jolis genoux. Et qui se retrouve dans le même convoi qu'elle !

– C'est votre conseil en tant que membre de la commission à l'enfance ? répondit Mme Shapiro, estomaquée.

– Plus qu'un conseil, une recommandation impérieuse ! En sortant de la pièce, la commissaire ne crut pas bon de tenir la porte, laquelle faillit heurter Mme Shapiro au front. Deïev n'eut que le temps d'accourir pour protéger la vieille femme du choc. S'il l'avait pu, il aurait volontiers rabattu cette même porte sur le dos de Blanche, ou même sur son beau visage hautain.

Cette dernière courait déjà dans l'escalier en direction du deuxième étage, manquant de renverser un gamin au passage.

– Mer, écarte-toi : la merde avance !¹, grogna-t-il.

– Toutes les merdes ne se valent pas², répliqua immédiatement Blanche.

– Il n'y a rien à voir là-haut, s'inquiéta Mme Shapiro, et une pointe d'angoisse parut dans sa voix. C'est l'infirmerie et les salles de quarantaine !

Trop tard : la commissaire avait franchi la volée de marches, ses talons résonnaient sur le sol, quelque part à l'étage.



Le garçon était vêtu d'une camisole framboise, avec des fleurs dorées et des boutons de cristal : debout dans le couloir, il

1. Expression russe.

2. Expression russe.

pissait dans un seau. La camisole était si grande que le bas, tout froissé, formait des plis sur le parquet, et le cou maigre du gamin dépassait du col comme un bâton d'un tonneau. Sous le velours rouge, le garçon était nu comme un ver : il n'avait ni pantalon ni sous-vêtements. Quand il eut soulagé sa vessie, il rassembla d'un air sérieux les pans de sa défroque pour ne pas trébucher dessus et, traînant des pieds, retourna à sa place. Les pieds nus qui dépassaient de la camisole faisaient penser à des pattes d'éléphant : ils étaient anormalement gros, informes, et avançaient lentement, avec effort, ne se détachant presque pas du sol.

– Nous avons trouvé ces habits sur le balcon d'orchestre, avec des perruques et de la poudre, expliqua Mme Shapiro, essoufflée par la montée (Deïev eut l'impression qu'elle vacillait déjà d'épuisement et de l'émotion de ces dernières minutes). Enfin, les musiciens nous ont laissé une douzaine de costumes de mascarade, mais pas une seule paire de chaussures. J'aurais préféré le contraire. Mais on n'allait pas tout jeter, on a distribué aux enfants... Ce sont ses pieds que vous regardez ? Je vous avais bien dit que c'était l'infirmerie.

L'espace du deuxième étage était plus exigü, plus prosaïque aussi : par les petites fenêtres, on apercevait une corniche en haut, sur la façade ; Deïev aurait pu toucher le plafond en levant le bras. De toute évidence, c'étaient des locaux de service. Une porte basse menait à chacun d'eux.

Mme Shapiro et Deïev inspectèrent plusieurs salles (il fallait se pencher pour entrer, pour ne pas heurter le linteau avec la tête), et retrouvèrent Blanche dans l'une d'elles : elle ne déambulait pas dans la pièce, mais restait immobile non loin de la porte, examinant attentivement les occupants. D'ailleurs, elle n'aurait pas pu avancer : les paillasses étaient très proches les unes des autres, les corps enfantins recouvraient presque entièrement le sol.

Ces corps étaient curieux. Une partie – les mains, les épaules, les côtes, les clavicules, les cous – était inhabituellement maigre, les os saillants, tandis que d'autres parties – pieds, genoux, cuisses et ventres – semblaient incroyablement enflés, comme des oreillers de plume. La même chose était vraie pour les visages : les uns avaient des masques osseux, les autres ressemblaient à des crapauds gonflés par une paille, on voyait à

peine leurs yeux sous les plis. Deïev avait, bien entendu, déjà vu des corps gonflés (qui, sur la Volga, n'en avait pas vu !), mais autant à la fois, et uniquement des enfants... Certains étaient nus, d'autres cachés derrière des camisoles de velours comme celle du garçon dans le couloir. La tête de quelques-uns était couronnée de tricornes brodés de fils dorés avec des plumes et des perruques bouclées. Les enfants gisaient sur des grabats et sur le sol, échangeant mollement quelques mots, beaucoup dormaient.

– Les instructions sont, bien sûr, de ne pas prendre les enfants gonflés ou mutilés, grommela Mme Shapiro d'un ton coupable, et Deïev comprit enfin la raison de son trouble. Mais les évacuateurs... Ma foi, ce sont aussi des êtres humains. Ils peuvent se tromper. Il vient de tout : une fois, c'est un bébé qui tète encore sa mère, une autre, de la région de Mamadych, une fillette enceinte – d'à peine treize ans, mais enceinte...

– Vous n'avez qu'à retenir l'argent sur le salaire des évacuateurs pour entretenir ces enfants « hors instructions », proposa Blanche. Ils cesseront immédiatement de se tromper.

Mme Shapiro se tassa d'un air coupable et ne répondit rien.

– Tais-toi, dit Deïev avec haine. Il n'en pouvait plus.

C'était dit à voix basse, dans le dos des deux femmes, qui ne l'avaient sans doute pas entendu. Il avait envie de le répéter plus fort, et d'y ajouter quelques mots approuvant la responsable, et aussi de prendre Blanche par le bras (en le serrant pour qu'elle ait mal), de l'empêcher d'ouvrir encore la bouche... mais à ce moment, quelqu'un toucha l'arrière de sa jambe, avec douceur, comme si un chat l'effleurait avec sa queue.

Il se retourna : c'était une fillette qui pouvait avoir quatre ou huit ans, si maigre qu'il était impossible de déterminer son âge. Assise sur un tas de paille dans un coin, elle tendait la main vers les arrivants. Ses yeux grands ouverts, blancs comme deux œufs durs, fixaient Deïev. Sa paume ouverte oscillait légèrement de droite à gauche. Une aveugle, comprit-il. Elle mendiait en s'orientant à l'oreille.

– Tu n'as plus besoin de faire ça. Deïev s'accroupit à côté d'elle, caressant l'épaule de la fillette, et baissant gentiment sa main tendue. Ici, on te nourrira de toute façon.

– Ne perdez pas votre temps, dit Mme Shapiro en se retournant. Markhoum ne comprend ni le russe ni le tatar. Elle a l'impression de mériter sa nourriture de cette façon.



– Voilà notre palais, dit Mme Shapiro dans le couloir, les invitant d'un geste à descendre les escaliers. Vous avez tout vu. Descendons, camarades, je vous offrirai le thé.

Mais ils n'eurent pas le temps de descendre : ils entendirent à nouveau le cri déchirant, tout près d'eux – on aurait pu le prendre pour un cri animal, s'il n'avait pas été entrecoupé de sanglots et de grommellements.

– Senia Le Tchouvache ? devina Deïev.

La directrice – pâle, le visage figé – acquiesça brièvement de la tête, et détourna les yeux.

– Il est poursuivi par un troupeau de poux, expliqua-t-elle. En rêve. Il essaie de s'enfuir, mais il n'y arrive pas. Ses jambes ont terriblement souffert du gel, et depuis les piqûres de vermine sont très douloureuses. Quand il se réveille, Senia cherche les poux sur son corps, encore et encore... Et quand il s'endort, ils le piquent... Allons-y, camarades ! Une intonation résignée apparut dans la voix de la directrice. J'ai un bon thé de carotte.

Blanche observa les yeux anxieux de Mme Shapiro.

– Nous n'avons pas besoin de thé, dit-elle.

Elle passa le long de portes fermées, écoutant, à la recherche de celle derrière laquelle Senia s'époumonait.

Elle la trouva, l'ouvrit.

Cette porte ne menait pas à une pièce, mais au balcon d'orchestre. Et elle était occupée non par des enfants, mais par des squelettes d'enfants : c'est l'impression qu'eut Deïev en entrant. Des chiffons étaient posés sur des chaises rassemblées en bancs. Dessus, reposaient des os – des os fins, recouverts d'une peau grise et flasque. La même peau recouvrait les crânes, les visages, qui ne semblaient composés que d'une immense bouche et de deux orbites. Parfois, les os remuaient : les yeux vides s'ouvraient, les corps oscillaient mollement sur leur couchette. Le reste du temps, ils gisaient immobiles, les paupières baissées. Quelques enfants étaient installés sur de

grandes caisses plates (aux poignées de bois sculpté dépassant sur les côtés, Deïev devina qu'il s'agissait des tiroirs d'une commode). Un petit était pelotonné dans l'étui en contreplaqué d'une contrebasse.

C'étaient les grabataires, ceux que la famine avait déjà fait passer par des évanouissements, la fièvre et les œdèmes, et qui avaient été sous-alimentés si longtemps – pas des mois, mais des années – que leur organisme, sans être mort de la faim, s'était épuisé et rétréci à la suite du manque constant de nourriture. C'étaient les enfants qu'on ne pouvait sans doute déjà plus sauver. Au plafond, des amours en plâtre les contemplaient en souriant.

C'est là que se trouvait Senia. Il ne criait plus, mais fixait le vide de ses yeux endormis de hibou, respirant comme un chiot, la gueule largement ouverte. Il avait un crâne bosselé, sur lequel poussait un fin duvet roux, et des oreilles démesurément grandes. Dans sa bouche presque édentée, les deux canines du haut brillaient de chaque côté de la langue.

– Vos évacuateurs vous amènent même des grabataires ? Blanche parlait à voix basse, gonflant ses narines brusquement pâlies. Et vous les acceptez ? Rien à dire, vous êtes tous des anges de miséricorde !

Mme Shapiro enleva ses lunettes embuées de son nez et, sans répondre, alla arranger la couverture de Senia, un morceau de tapisserie sur lequel on devinait encore le motif de perdrix et de chiens de chasse.

D'en bas, de la salle de bal débordante d'enfants sains, montaient des cris et des rires.

– Pourquoi les avoir mis dans un tel lieu ? Deïev jeta un œil par le balcon, et vit que les garçons jouaient à saute-mouton sur le parquet.

– Je vous ai dit qu'on n'avait pas de locaux. La directrice caressait la tête rasée de Senia ; sans lunettes, son fin visage rose semblait enfantin, tout en étant ridé.

– Les grabataires ne voient pas la différence, conclut Blanche d'un air moqueur.

– Ne dites pas ça ! Deïev sentit la nausée monter dans son ventre – soit à cause de la hauteur du balcon, soit à cause de ce qu'il venait de voir.

– Je comprends que j’ai enfreint toutes les instructions. Mme Shapiro se redressa et remit lentement ses lunettes sur son nez. Je suis prête à en assumer les conséquences. Mais comprenez, vous aussi : vous êtes tout de même de la commission à l’enfance, pas de la Tchéka. Qu’aurais-je dû en faire ? Je n’allais pas les renvoyer à Elabouga ou à Laïchevo ! Dans votre rapport d’inspection, je vous prie d’indiquer que tout cela s’est fait sous ma seule responsabilité et...

– Nous ne sommes pas en inspection, l’interrompit Blanche, regardant la directrice bien en face. Nous rassemblons des enfants pour les convoier au Turkestan.

– Ah, oui, j’ai reçu une lettre... grommela Mme Shapiro d’un air de doute, puis elle eut un petit cri de jeune fille et posa sa main ridée sur sa poitrine – elle avait saisi. Pourquoi m’avoir fait tout ce cirque ? Cet interrogatoire, cette inspection des lieux ? Toute cette mise au pas... Pourquoi ne l’avez-vous pas dit tout de suite ?

Sous les verres épais des lunettes, ses yeux étaient devenus énormes, sans doute sous l’effet de l’indignation, mais Deïev eut l’impression qu’ils s’étaient simplement remplis de larmes.

– Je devais voir tous les enfants du foyer par moi-même.

– Vous voulez dire que vous ne vouliez pas vous contenter de mes conclusions ? La directrice serra sa seconde main contre sa poitrine, avança ses épaules maigres, comme si elle se contractait, se recroquevillait un peu plus à chaque instant.

– Oui. Blanche parlait d’une voix calme et affirmée, sans intonations accusatrices. Vous avez fait une liste des enfants à évacuer ?

– Oui. Avec un petit surplus. Je voulais justement demander au Narkompros...

– Il n’y aura pas d’augmentation du quota, rayez tout de suite votre surplus. Blanche parcourut le balcon du regard. Rayez tous ceux du deuxième étage, ainsi que les bébés de moins de deux ans et les filles enceintes. Ne laissez que les enfants sains. Et pas trop petits.

– Et si je refuse ? Si je vous amène au train, non pas quatre cents enfants comme indiqué dans le quota, mais quatre cent dix ? Vous n’allez tout de même pas les abandonner sur le quai ?

La commissaire ne dit rien, mais la réponse se lisait clairement dans son regard.

– Je vous en prie ! Je n’ai inscrit que les enfants qui avaient une chance d’arriver, de mon point de vue...

Blanche se taisait toujours.

– Comment pourrais-je les rayer de ma propre main ? Mme Shapiro serrait ses poings maigres contre le bas de son cou, comme si elle voulait s’étrangler elle-même. C’est un choix impossible...

– Il ne faut rayer personne, intervint Deïev. On les prend tous. Le garçon en camisole, Markhoum l’aveugle, Senia Le Tchouvache. Et la fille enceinte. Et ceux-là aussi. Il désigna les corps qui les entouraient.

– Non ! Blanche se tourna vers lui avec force, comme si elle s’apprêtait à le frapper.

– Si ! répliqua Deïev. Je suis le chef du convoi. Préparez les papiers, dit-il à la directrice. Je les signerai.

Mme Shapiro battit des cils, regardant d’un air indécis tantôt l’un, tantôt l’autre de ses visiteurs.

– Ils n’ont pas de chaussures. Pas du tout, murmura-t-elle d’une voix soudain découragée, et ses mains faibles retombèrent mollement le long de son corps. Il faudrait qu’ils puissent arriver au wagon, après en train ça ira...

– On leur trouvera des chaussures, dit Deïev. Certainement !



– Vous voulez être gentil ? Blanche le lui avait dit sur le peron, ou plutôt, l’avait sifflé entre ses dents. Compréhensif ? Un type bien ?

– Bien sûr, avait répondu Deïev. Pas toi ?

– Non ! Elle se tenait à l’entrée du centre, ses bottes carrées bien enfoncées dans le granit, comme si elle espérait encore faire machine arrière et résoudre autrement la question. Je veux convoier autant d’enfants que possible au Turkestan, mais qu’ils arrivent vivants ! Les grabataires n’arriveront jamais jusque-là, et ne feront qu’encombrer inutilement le wagon.

– Donc, ils n’ont qu’à mourir ici ?

Deïev avait déjà descendu les marches, mais la commissaire ne bougea pas d’un centimètre, et il hésita, se demandant s’il

devait poursuivre sa route ou l'attendre. Il n'avait pas envie d'avoir l'air de fuir, comme un lièvre devant un renard.

– C'est la logique de la survie, Deïev ! Une logique cruelle, mais juste : il faut d'abord aider ceux qu'on peut sauver.

– On peut tous les sauver ! Deïev remonta vers elle, sans parvenir à la regarder bien en face : il était toujours en contrebas. On peut les aider, ou au moins essayer.

– Au prix de la vie des enfants sains ?

Il n'avait encore jamais vu de tels yeux chez un être humain : à la fois froids et rageurs. Les loups pouvaient avoir cette expression quand ils se jetaient sur des chasseurs, mais les hommes, jamais.

– Comment a-t-on pu te donner la charge d'enfants ? ! Agitant désespérément les bras, Deïev redescendit les escaliers et s'éloigna ; mais, incapable de se retenir, il se retourna tout en avançant et cria en guise d'au revoir : Tu n'es pas simplement inflexible et sans cœur, non ! Tu n'es pas juste de pierre ! Tu es un ennemi, Blanche !

La commissaire était toujours immobile sur le perron.

– Jusqu'à Samarcande, Deïev, je suis votre unique et plus fidèle amie, répondit-elle à voix basse.



Mais où les prendre, ces chaussures ? Cinq cents paires, autant dire : cinq millions. Il ne trouverait nulle part une telle abondance, ni dans les boutiques, ni chez les fripiers, ni sur les étals du bazar. La ville se déplaçait en souliers grossiers aux semelles déchirées, en bottes de feutre rapiécées, en sandales de tulle et en pantoufles de chanvre. Quand il pleuvait, on mettait des « sabots » de bois – des morceaux de planche avec des sangles – pour marcher dans les flaques. Les chaussures dignes de ce nom étaient rares, avaient sans doute été achetées à des spéculateurs, ou avaient été distribuées aux soldats (certains malins s'inscrivaient à l'armée juste pour recevoir de bonnes bottes). Deïev venait d'en recevoir – à peine usées, à peine d'une pointure supérieure à la sienne, certes sans lacets, mais bref, des bottes de rêve ! – auprès du service de l'équipement. Mais même dans les dépôts militaires, on ne pouvait trouver une réserve de chaussures pour tout un régiment.

Cinq cents paires de bonnes chaussures, on pouvait seulement les emprunter – et seulement à des militaires.

Deïev arriva rapidement au kremlin de Kazan, comme s'il n'avait pas couru dans la boue automnale, mais galopé des quatre fers : la récente dispute lui avait donné des forces. Derrière les murs blancs de l'antique forteresse se trouvait l'académie militaire – derrière ces murs, cinq cents paires de bottes si nécessaires à Deïev foulait la terre, éperonnaient des chevaux et défilaient sur la place d'armes.

Mais on ne le laissa pas entrer dans le kremlin. La sentinelle, devant la porte – un gros niais à baïonnette ! –, y tenait mordicus : pas de laissez-passer, pas de passage.

– Assassin ! enrageait Deïev. Pendant qu'on s'amuse à couper les cheveux en quatre, des enfants meurent. Et il comprit soudain qu'il parlait avec les mots de Blanche, ce qui le rendit encore plus furieux. Va au moins avertir ton commandant de ma présence !

À quoi la sentinelle répondit : je n'ai pas le droit de quitter mon poste.

– Je vais me mettre à crier, le menaça Deïev. À hurler comme un porc qu'on égorge, et j'appellerai ton commandant jusqu'à ce qu'il arrive.

À quoi la sentinelle répondit : je peux appeler la police.

Deïev, crachant par terre, se résigna à attendre. Se voûtant sous la pluie, il transperçait du regard la sentinelle douillettement réfugiée sous sa guérite, espérant la troubler. Mais ses yeux glissaient involontairement plus bas, vers les bottes propres, frottées avec zèle et amour, de son vis-à-vis.

Il pensait aux enfants. Si c'était vrai ? S'ils se mettaient à mourir en chemin ?

Ils ne mourraient pas. Il fallait seulement trouver les chaussures, et les enfants pourraient courir du palais de pierre glacé aux wagons chauffés. Deïev les enfermerait sous sept scellés dans ces wagons, comme une marchandise précieuse, chaufferait les poêles à blanc, pour que l'été commence dans le convoi, et filerait comme une flèche vers Samarcande. En deux semaines, ils arriveraient au Turkestan.

Là-bas, ce serait l'éternel été. Un soleil brûlant, des pluies caressantes. Du pain et du riz. Ces merveilleux grains de raisin, qui fouettaient les sangs et faisaient venir le rouge aux joues (il

n'en avait jamais goûté lui-même, mais on lui avait raconté). Des montagnes de noix et de pruneaux secs, grands comme un poing d'enfant. Et du mouton en veux-tu en voilà, assez pour tous. Il fallait seulement trouver les chaussures...

Il surveilla le portail avec la sentinelle jusqu'à la nuit tombée. Des gens entraient et sortaient dans la forteresse, mais on devinait, à leur hâte et leur empressement, que ce n'était pas le commandant. Une automobile se présenta, on tendit un laissez-passer avec un degré de zèle qui indiquait clairement que ce n'était pas le commandant.

Celui-ci ne fit son apparition qu'au soir. Un galop de cheval s'éleva du fond du kremlin, et la sentinelle se redressa soudainement, écarquillant les yeux. Le voilà, il arrive, comprit Deïev.

Un cheval jaillit par le portail. Il portait un homme grand et puissant, en uniforme. Incapable de distinguer, dans l'obscurité, les galons sur sa manche, Deïev se jeta sous les sabots :

– Camarade commandant !

La sentinelle allait se précipiter pour écarter l'insolent, mais le cavalier avait déjà arrêté son cheval, qui caracolait sur place, se cabrant et menaçant d'écraser le crâne de tous ceux qui étaient à sa portée.

– Camarade commandant ! Deïev tourna autour du cheval dansant, cherchant à convaincre le cavalier tout en échappant à la sentinelle qui s'agitait maladroitement à sa suite, gênée par sa baïonnette. Cinq cents enfants ! Ils périront, si vous ne les aidez pas !

La sentinelle finit par atteindre Deïev et, ne sachant comment le mettre hors d'état de nuire, l'attrapa par derrière – comme un malotru attraperait une fille, l'imbécile ! Ses coudes furent pressés contre son corps, l'idiot se pendit de tout son poids dans son dos, l'empêchant de bouger.

– Cinq cents enfants ! hurla Deïev pour se faire entendre malgré le piétinement des sabots, et tentant d'échapper à l'étreinte de la sentinelle. Il leur faut absolument des chaussures !

– Et pourquoi vous adresser à moi ? Le cavalier parlait tranquillement, sans élever la voix, sûr d'être entendu. D'où tiendrais-je autant de chaussures ?

– Pas vous, vos soldats ! Ils n'ont qu'à me prêter leurs bottes – pas pour longtemps, juste pour faire le trajet de la gare !

Sinon, les enfants risquent de prendre froid ! Ils sont tous pieds nus...

– Et vous me proposez de laisser tout le corps d'académie pieds nus ? Le cavalier se tenait droit sur son cheval cabré, les rênes rassemblés dans une seule main, tandis que l'autre reposait le long de son corps (Deïev avait déjà vu cette pose élégante, chez d'anciens officiers de l'armée tsariste).

– Oui, mais juste pour une heure !

– Vous avez perdu la tête... répondit le cavalier, comme s'il constatait une évidence. Et si, pendant cette petite heure, nous devons passer à l'attaque ?

– Et s'ils mouraient tous à cause du froid – les cinq cents enfants ? Ils auraient survécu à trois ans de famine pour mourir ici ? Deïev cria, puis s'effraya de ses propres paroles. Ils vont à Samarcande, pour trouver la chaleur et la nourriture. Je devrais déjà être sur la route, à toute vapeur ! Mais non, je dois discuter avec vous, perdre mon temps... Il jeta un regard furibond à la sentinelle qui le tenait toujours d'une poigne de fer. Mon ordre de mission est dans ma poche de poitrine. Je vous l'aurais montré, mais j'ai les mains occupées.

Le cavalier fit un geste impérieux du menton, et la sentinelle desserra son étreinte avec un grognement de regret.

– Regardez vos soldats : ils sont bien nourris et forts ! ne put s'empêcher de commenter Deïev, frottant ses épaules douloureuses. Et ils seraient incapables de passer une heure pieds nus dans leur caserne chauffée ?

Il fourra la main dans la poche de sa vareuse et en sortit son ordre de mission, qu'il tendit à bout de bras.

Il était peu probable que le cavalier puisse déchiffrer les lignes dans la pénombre, mais il ne se pencha pas vers la feuille et ne la prit pas dans sa main : il sautilla encore un peu sur son cheval, regardant le solliciteur sous tous les angles, puis commanda sans élever la voix :

– Venez dimanche, à six heures du matin, avec un chariot. Vous attendrez ici, à l'entrée. On vous donnera cinq cents paires de bottes, sous quittance. Vous aurez deux heures pour les ramener. Un détachement de cavalerie escortera le chariot et surveillera le transport. Au moindre soupçon de vol de biens publics, ce sera « sabres au clair » !

Deïev n'eut pas l'occasion de répondre : le cavalier tira sur ses rênes et le cheval s'immobilisa puis fila en avant, faisant résonner bruyamment ses sabots sur la route pavée qui descendait du kremlin.

Dimanche, c'était le surlendemain. Qui devint le jour du départ.



Deïev courut à sa chambre chercher ses affaires : il déménagerait dans le convoi le soir même, pour ne pas perdre de temps inutilement le lendemain. Il avait aussi très envie de passer voir Tchaïanov. Envie – sa poitrine le brûlait ! – de faire irruption dans le bureau du chef, de regarder Tchaïanov dans les yeux, d'homme à homme. Et de lui dire : elle n'est pas des nôtres. Blanche. Nous ne pouvons pas voyager ensemble. Le problème, ce n'est pas d'avoir une bonne femme dans le convoi, mais celle-ci est pire qu'un vampire. Elle boira le sang – pas le mien, celui des enfants. On ne devrait pas la laisser approcher d'eux. Et son titre de commissaire, c'est une erreur. Je vous l'affirme en tout état de cause, camarade Tchaïanov. Je ne me plains pas, j'affirme.

Mais, en fin de compte, Deïev se plaignait.

Il avait honte de se plaindre d'une bonne femme.

Et c'est pourquoi il n'entra pas dans le bureau de Tchaïanov. Il regarda la fenêtre éclairée de son bureau dans la gare et continua son chemin, marchant entre les rails sous la lumière de la lune et faisant crisser le gravillon, jusqu'à l'arrière du dépôt, où l'attendait le convoi vide prêt au départ.

Vide, vraiment ? Les fenêtres d'un wagon brillaient de la leur jaune pâle d'une lampe à pétrole.

Les charpentiers auraient travaillé si tard ? Mais tous les travaux avaient été terminés avant midi : Deïev avait inspecté le convoi, vérifiant la solidité des couchettes, puis avait signé au chef d'équipe le document attestant que les travaux avaient été exécutés. Des miséreux cherchant où dormir ? Des voleurs attendant l'arrivée d'un train ?

Il palpa son revolver dans les plis de sa vareuse : il n'avait encore reçu ni ceinturon ni uniforme des employés des transports de Kazan, ce qui l'obligeait à porter son arme dans une

poche. Essayant de marcher aussi silencieusement que possible sur le gravier, il s'approcha du convoi.

Impossible de regarder dans le wagon de l'extérieur : les fenêtres étaient trop hautes. Deïev ne voyait, du dehors, qu'un morceau de plafond. Une ombre s'agitait sur ce plafond, d'un mouvement régulier et ample de balancier.

Il sortit son revolver. Lentement, retenant son souffle, il grimpa les marches de fer menant à la porte du wagon. Il attrapa la poignée et ouvrit la porte avec la même lenteur, la tirant vers lui. L'arme en avant, il se glissa dans l'ouverture.

Au milieu du wagon éclairé par une lampe à pétrole, des cuisses de femme s'agitaient : la commissaire Blanche lavait le sol en linge de corps, les genoux légèrement pliés, ses fesses fermes levées vers le plafond. Ses sous-vêtements, masculins, formaient comme un court caleçon qui laissait voir presque toute la longueur des jambes, fines comme celles d'un garçon, avec des mollets à peine arrondis.

– Où étiez-vous passé, Deïev ? Ayant senti une présence, Blanche se redressa et essuya son visage avec le dos de sa main. Nous étions pourtant d'accord de nettoyer pendant la nuit.

La lampe était posée sur le sol – pour un meilleur éclairage de l'aire de travail –, illuminant par en dessous la silhouette féminine d'une lueur fantastique, théâtrale. Ses jambes nues, dans cette lumière dorée, révélaient leurs moindres détails : les creux et les bosses des genoux, pareils à deux visages enfantine ; les chevilles sèches et fines, qu'on aurait pu entourer d'une main ; les pieds étroits, pas petits comme l'avait pensé Deïev, mais longs. Il eut même l'impression de distinguer de minuscules poils sur le bord extérieur des mollets. Le torse de Blanche était plongé dans l'obscurité, tandis que sa tête se distinguait à peine dans la pénombre du wagon.

– Je cherchais les chaussures. Deïev ne savait plus où mettre les yeux. Et je les ai trouvées ! On part après-demain.

– C'est rapide, dit-elle avec approbation, puis elle s'approcha de lui. Mes conseils ont aidé ? Vous avez coincé le chef de l'intendance municipale, en le menaçant de vous plaindre à la Tchéka ?

Elle respirait bruyamment après l'effort. Elle sentait le sel. La serpillière qu'elle tenait à la main sans l'avoir essorée gouttait, de l'eau tombait sur le sol.

– Vous détournez les yeux. J’ai deviné ?
– Tu n’as qu’à t’habiller ! s’énerva Deïev. Je n’aurais pas à détourner les yeux.

Il s’obligea à fixer sa poitrine, pour lui apprendre. Il zyeutait d’un air éhonté l’ouverture de sa chemise de corps – pour lui apprendre ! – sans ciller, écarquillant même volontairement les yeux et sentant ses joues rougir. Il examina tout : son cou, les bosses de ses clavicules, une goutte de sueur dans le creux qu’elles formaient. Il ne savait pas lui-même comment il y parvenait dans une telle obscurité, mais le fait est qu’il distingua tout.

– Pour vous, je suis la commissaire, et non une femme, Deïev. Blanche s’avança tout près de lui.

Son corps se ramassa, puis elle se redressa, comme si on l’avait tirée par les cheveux vers le plafond pour gagner au moins quelques centimètres.

– Alors qu’est-ce que ça vous fait, la façon dont je suis habillée ? Ou dont vous êtes habillé ? Hein ?

Il n’arrivait pas à paraître plus grand qu’elle.

Blanche déchira la serpillière en deux et jeta une moitié aux pieds de Deïev. Elle revint à sa parcelle lavée et continua à nettoyer.

Elle travaillait vite et bien. Ses bras dessinaient un geste ample sur le sol, son dos tanguait avec souplesse. Ses cheveux se balançaient au rythme du mouvement, tel un nuage doré dans la lueur trouble de la lampe à pétrole... Deïev se reprit, se détourna.

Il comprit soudain qu’il avait toujours son revolver à la main. Il tenta de le remettre dans sa vareuse, mais ne réussit pas à trouver la poche. Il y parvint finalement. Que lui arrivait-il ? Par-dessus le marché, il manqua de renverser le seau d’eau avec le pied.

Il fourra la besace contenant ses affaires sur une étagère, enleva sa vareuse et ses bottes. Il aurait bien voulu s’enfuir dans le wagon voisin pour le nettoyer, mais ils n’avaient qu’une lampe. Il ne pouvait même pas se réfugier à l’autre bout de ce wagon : le halo de lumière était étroit, ils allaient devoir se heurter les fesses sur ce coin éclairé. Bon, tant pis ! La belle affaire, passer quelques heures à nettoyer le sol avec une

filles effrontées. Il remonta son pantalon jusqu'aux genoux, les manches de sa chemise sur ses coudes. Au travail !

– Moi, j'ai subi un échec, continua Blanche. Votre chef, Tchaïanov, a refusé de vous retirer du convoi. Nous avons bien bataillé. Je lui ai dit : votre Deïev n'est pas à la hauteur, trop nerveux, impressionnable comme une demoiselle. Il n'y arrivera pas...

Deïev, qui était en train de mouiller sa serpillière dans le seau, se figea – plié en deux, le chiffon mouillé dans les mains. Il voyait, non loin de lui, les jambes nues de la commissaire, qui reculaient peu à peu, laissant devant elles des planches propres.

– ... Tchaïanov m'a répondu : « Si quelqu'un peut y arriver, c'est Deïev. »

Les jambes se rapprochaient.

– « Il peut remplacer le mécanicien, le chauffeur. Il connaît les locomotives comme un père connaît ses enfants. » C'est rare que je cède, mais là, j'ai bien été obligée.

Les jambes étaient presque à la hauteur du visage de Deïev, il aurait suffi de tendre la main pour les toucher.

– C'est vrai, que vous êtes le meilleur ?

Deïev lança la serpillière mouillée sur le sol ; de grosses gouttes jaillirent de tous les côtés.

Il enleva sa chemise par la tête, retira son pantalon militaire et le jeta sur le côté, restant à son tour en sous-vêtements.

Il attrapa le lourd seau et, d'un geste large, vida toute l'eau sur la partie propre. Et sur les jambes lisses et effrontées. Dommage qu'il n'ait eu qu'un seau !

L'eau se répandit dans le wagon, entourant la base de la lampe à pétrole – la flamme ne s'éteignit pas, mais trembla un peu. Deïev se mit à quatre pattes dans l'eau et commença à frotter le sol avec énergie – nettoyant après la commissaire.

Il ne lui répondit rien.

Blanche resta un moment immobile, regardant Deïev, puis vint l'aider...

La lampe à pétrole continuait d'éclairer, ils continuaient de travailler, sans plus s'interrompre pour discuter. Pendant qu'ils nettoyaient le sol, leur différence de taille ne se voyait plus. Leurs chemises de corps étaient parfaitement identiques, et les caleçons se distinguaient seulement par leur longueur.

Le wagon était silencieux. Les ombres des nettoyeurs bougeaient sur le plafond, se rejoignant puis s'éloignant. Les couchettes récemment fabriquées sentaient la résine. D'un châlit du haut pendait le bas d'une jupe soigneusement pliée, sur laquelle s'était perché un tas sombre : une chemise d'homme roulée en boule.



La veille du départ fut un jour d'incessants combats. Deïev, qui venait de s'endormir après le nettoyage nocturne, fut réveillé à l'aube par une forte tape sur l'épaule. Il ouvrit les yeux, vit un homme. Pas un homme : une montagne. Ses épaules passaient à peine dans le couloir, le haut de sa tête touchait le plafond. La montagne tenait dans sa main une valise en contreplaqué avec une croix rouge peinte au milieu.

– Le docteur, se réjouit Deïev à moitié endormi.

– Non, dit l'homme-montagne en hochant la tête. L'infirmier.

Le mot « non » était le plus courant dans la bouche de l'infirmier Boug. « Non, je ne prendrai pas de wagon de troisième classe comme infirmerie, les fenêtres sont trop petites. Le wagon-église, lui, fait parfaitement l'affaire. » « Non, l'infirmerie ne doit pas être au milieu du convoi. Il faut la mettre en queue de train. » « Non, les malades tomberont de ces couchettes. Il faut les équiper de ceintures. »

Deïev n'arrêtait pas de courir du convoi à la gare, et retour : il exigea une locomotive pour déplacer les wagons (et l'obtint !), des ceintures pour les couchettes (qu'il trouva ! Certes pas des ceintures, des cordes de charroi), un poêle en fonte pour faire chauffer l'eau (également déniché !), une table d'opération (en fait une table de cuisine réquisitionnée dans la cantine), des couvertures pour les fiévreux (ce fut le plus dur, il ne put trouver qu'une dizaine de sacs de toile aux bagages)... Il courait sur les rails, exécutant les ordres de l'infirmier, se demandant quel âge avait ce dernier.

L'homme-montagne était vieux et puissant. Ses cheveux coupés en brosse grisonnaient, tout comme ses sourcils et les poils durs de ses oreilles, sa moustache en broussaille sous un nez en patate. Ses joues glabres et son cou portaient de nombreuses rides. Son dos, large comme deux Deïev, s'était

un peu voûté avec les années, sans perdre son aspect imposant – au contraire. Ses bras forts, terminés par des mains énormes couvertes de taches de vieillesse, ne pendaient pas le long du corps, mais étaient légèrement écartés, comme si une force intérieure soulevait Boug. Son passé militaire se lisait dans l'aspect de l'infirmier aussi bien que sa puissance incroyable. Mais son âge restait indéchiffrable : les mouvements du vieillard étaient impétueux, ses yeux, d'une grande jeunesse.

– Vous êtes à la retraite depuis longtemps ? demanda Deïev alors qu'ils étaient occupés à traîner le poêle massif dans le wagon, à la recherche de la bonne place.

Deïev était déjà rouge et suant, tandis que l'infirmier semblait toujours aussi frais.

– Depuis longtemps, répondit celui-ci, affirmatif depuis la première fois de la journée. Depuis le siècle passé.

Donc, il n'avait pas moins de soixante ans : les infirmiers militaires quittaient l'armée après vingt ans de service.

– J'ai soixante et onze ans, dit Boug en souriant, voyant Deïev perdu dans ses calculs ; puis il prit le poêle entre ses énormes mains, le souleva et le déposa près de la fenêtre la plus proche – tout seul. Ne crains rien, fiston. Je ne mourrai pas avant d'arriver à Samarcande.

– Je ne suis pas un fiston, mais le chef du convoi !

Le vieillard donna une tape sur le flanc de fonte du poêle (il restera là !) et se contenta de sourire, découvrant des dents jaunes – solides, sans la moindre tache ou irrégularité.



À l'extérieur, le cuisinier du convoi attendait déjà. Lui, il en avait à revendre, de la jeunesse ! Dégingandé, maigre comme un clou noirci : la peau foncée, les yeux et les sourcils comme dessinés au charbon, des cheveux noir corbeau en bataille. Un Votiak ou un Tchérémissa, ou va savoir quoi encore. Il aurait été incapable de le dire lui-même, parce qu'il ne parlait pas un mot de russe, le comprenait seulement, et encore, très approximativement. Il s'appelait Memelia.

– Tu sais cuisiner ? l'interrogea Deïev, regardant avec mélancolie la tête hirsute du marmiton et ses ongles sales. Tu peux

fricoter une bouillie pour cinq cents bouches ? Et une soupe de farine de seigle ? Et du *kavardak*¹ de sarrasin ?

Memelia faisait oui de la tête, avec zèle, en battant des cils sur ses yeux exorbités. Mais comprenait-il seulement ce qu'on lui demandait ?

Impossible de laisser un tel gâte-sauce aller chercher seul les provisions : ils se rendirent ensemble au sous-département de ravitaillement. Heureusement. Il n'y avait ni sarrasin, ni farine de seigle, ni autres provisions de la liste.

– Et je dois nourrir comment les enfants ? demanda Deïev, soufflant d'un air menaçant sur le fonctionnaire derrière le comptoir. Si tu n'as pas les provisions de la liste – donne ce que tu as !

– J'ai rien, répondit l'autre paresseusement, faisant une grimace ennuyée. Tu crois que tu es le seul dans la ville avec des enfants affamés ?

Deïev ne sut pas lui-même comment il était soudain passé derrière le comptoir. L'instant d'après, il tenait ce rat d'épicerie au col, le nez presque contre sa face grimaçante.

– Donne, je te dis, lui murmura-t-il à l'oreille, avant que j'envoie une plainte à la Tchéka...

Ils se mirent d'accord. Au lieu de sarrasin, Deïev reçut du millet brut ; au lieu de farine, du son d'avoine ; au lieu de pain, du millet décortiqué et des pois. Il hérita encore d'un peu de maïs et de gruau de seigle, ainsi que d'une abondance de sel et de tourteaux de tournesol. Deïev fourragea lui-même dans les étagères à la recherche de trésors cachés, huile, café ou poisson salé, mais n'eut pas la chance d'en trouver.

Il n'y avait pas non plus de couteaux, de gamelles et de cuillères. Il dut se contenter de tasses de garnison en étain, avec des baïonnettes croisées gravées dessus, et la phrase : « Prix de tir » – il y en avait des quantités incroyables. On pouvait non pas manger, mais boire de la bouillie dedans, sans compter les soupes de *kissel*² ; c'était tout de même mieux que de plonger sa paume dans la marmite commune ! Les tasses dataient de l'époque tsariste, mais l'aigle à deux têtes n'était

1. De l'ouzbek *govurdoq*, plat mijoté.

2. Gelée traditionnelle à base d'amidon (de maïs, de pomme de terre) ou de bouillie liquide de céréales légèrement fermentées.

présent que sur le fond, et si petit qu'il faisait penser à une minuscule tache d'encre – on pouvait très bien l'ignorer.

Pendant tout ce temps, Memelia était resté pressé contre le mur, hochant timidement la tête devant Deïev, devant ce salaud de fonctionnaire, devant les caisses pleines de tasses tintinnabulantes. Le marmiton semblait de mœurs particulièrement timorées, et légèrement idiot. Deïev n'avait pas de chance avec son personnel !

– Si tu fais brûler la bouillie ne serait-ce qu'une fois, je t'abandonne à la première gare ! menaça Deïev avec résignation, tandis qu'ils portaient leur butin dans la charrette qui les attendait.

Tout en menaçant, il savait qu'il ne chasserait personne et n'abandonnerait personne, parce qu'il était trop pauvre en assistants.

Memelia hochait toujours la tête avec zèle, approuvant. Puis il monta sur la charrette et se mit à caresser amoureusement les sacs de grains, leur murmurant quelque chose d'apaisant dans sa langue.



Ils n'avaient pas fini de décharger leurs provisions dans le wagon-cuisine que les nurses arrivèrent. Elles n'apparurent pas l'une après l'autre, mais d'un coup, en troupeau : onze employées, trois fois moins qu'il en fallait pour un tel convoi. Comme il n'y en avait pas plus au Narkompros, Deïev était censé se montrer reconnaissant de ce nombre.

Des fronts ridés, des bouches tordues, des doigts noueux : les nurses étaient silencieuses et austères. Deïev aurait voulu considérer leur sévérité et leur âge avancé comme un signe d'expérience et s'en réjouir, mais il ne le put pas. Toutes les nurses étaient débutantes.

Une ancienne femme de chambre. L'épouse d'un fonctionnaire qui avait disparu pendant les mois troublés de 1917. La veuve d'un pope. Une couturière ruinée. Une paysanne bachkire qui avait perdu sa famille et sa maison pendant la guerre civile. Une bibliothécaire de district qui était venue en ville après le début de la famine, parce que la moitié des habitants

du district étaient morts, et que les livres avaient été emportés pour chauffer les poêles...

– Il y a des travailleuses sociales parmi vous ? demanda Deïev sans grand espoir, marchant le long des nouvelles arrivées qui s'étaient mises en rang devant le convoi, et examinant leurs fichus décolorés et leurs chapeaux usés.

Pas de réponse.

– Des institutrices ?

Toujours rien.

– Des infirmières ? Des gardes-malades ? Des nourrices ?

L'une des femmes fit un pas en avant, et Deïev resta bouche bée. Comment avait-il fait pour ne pas remarquer une telle splendeur plus tôt ? Elle semblait plus jeune que les autres – encore loin de la quarantaine – et si belle qu'en la voyant, on n'avait pas envie de lui parler, mais de l'admirer. Des yeux et des sourcils sombres sur un visage d'un blanc délicat, un somptueux corps pulpeux ; tout en elle était d'une parfaite harmonie. Deïev se souvint d'une expression venue d'il ne savait où : « la princesse perse ».

– J'ai une bonne notion de l'organisme humain, dit-elle. Je suis capable d'apporter les premiers soins à un enfant ou un adulte.

À sa prononciation douce, on comprenait qu'elle était tatare. La princesse n'était pas perse, mais tatare. Deïev avala péniblement sa salive dans sa gorge sèche, et tenta de prendre un ton impérial :

– Tu es médecin ?

– Ichtyologue.

– Quoi ? ahana-t-il, complètement désorienté.

– Spécialiste des poissons.

Deïev comprit qu'il battait des cils comme Memelia. Il détourna le regard, toussota, fronça les sourcils et regarda le reste de la troupe d'un air maussade. Les femmes le regardèrent à leur tour, tout aussi maussades.

– J'ai étudié à l'université de Zurich, à la faculté des sciences naturelles, continua la princesse. Des études de biologie.

Deïev ne savait pas où était ce Zurich, en Allemagne ou en Hollande. Ni quelles sciences étaient naturelles.

– Tu as soigné des blessés ?

– Non. Je travaillais au jardin botanique de Kazan. Ma tâche était de constituer une collection exotique pour l’aquarium.

– Quelle collection ? demanda Deïev, à nouveau abasourdi.

Il était énervé de se retrouver à poser des questions comme un idiot. Cette femme parlait par énigmes, ridiculisant les autres !

– Exotique. En d’autres termes, de poissons rares. Des hippocampes, des poissons-clowns, des poissons-papillons... Les yeux bruns prirent une expression tendre et rêveuse. Des porte-enseignes cornus, des anges de mer impériaux...

– Et pourquoi tu n’es pas restée dans ton jardin botanique avec tes enseignes cornus et tes anges impériaux ? s’énerva Deïev. Pourquoi tu es venue dans mon convoi ? Peut-être qu’on m’aurait envoyé une infirmière à ta place, ou une pharmacienne, ou une garde-malade ! Ça aurait toujours été mieux qu’une pêcheuse...

– Il n’y a plus de jardin botanique, répondit-elle calmement. Les chevaux l’ont mangé.

– Quels chevaux ? balbutia Deïev.

– On nous a mis un régiment de cavalerie, en 1918. Les chevaux ont mangé toutes les plantes exotiques, à la place du foin. Et ce qu’ils n’avaient pas mangé a été brûlé pour chauffer les poêles en 1919.

– Mon Dieu, et tes pauvres poissons, qu’est-ce qui leur est arrivé ? s’écria une des femmes.

– Ses pauvres poissons ? éclata Deïev. Bon, écoutez les ordres, camarades nurses ! Vous vous mettez par deux, et vous occupez tous les wagons ! Préparez les lieux pour l’arrivée des enfants. Séparez vos lits avec des rideaux. Vous viendrez chercher le pétrole pour vos lampes et le charbon pour les poêles. Et vous arrêtez vos bavardages. En avant !

Les femmes sursautèrent, s’agitèrent, échangèrent quelques mots et se répartirent par deux. La minute d’après, elles avaient sauté dans les wagons. Voilà comment il fallait leur parler : sans faire de subtilités, avec sévérité !

Seule, la princesse était restée à sa place, comme si elle n’avait pas entendu les ordres. Elle attendit que les autres aient disparu, et s’approcha de Deïev.

Dans ses cheveux noirs brillants, séparés au milieu par une raie nette et rangés derrière la tête en boucles et tresses, il remarqua des mèches grises.

– Ne vous inquiétez pas tant, dit-elle doucement, en le regardant droit dans les yeux. Les femmes s'en sortiront avec les enfants, elles ne sont pas femmes pour rien. J'ai eu un fils, je saurai bercer et nourrir un enfant.

Elle prononça le « j'ai eu » d'une drôle de façon, et Deïev décida de ne pas lui reprocher d'avoir ignoré ses ordres.

– Tu t'appelles ?

– Fatima Souleïmanova.

C'était bien une Tatare.

– À part le tatare, tu parles quelles langues, Fatima ?

Il y aurait des enfants de toutes sortes dans le convoi, et la connaissance du tchouvache ou du tchéremisse aurait aidé.

– L'arabe, le français, énuméra-t-elle. Et l'allemand, bien sûr. À l'université, j'ai suivi des cours de grec ancien, mais facultatifs, et pendant une année seulement...

– C'est bon, dit Deïev d'un ton déçu. Va t'installer, Fatima. Il faudra se lever tôt demain.

Elle fit demi-tour et marcha le long du convoi, le dos si droit qu'on aurait cru qu'elle portait sa valise étriquée non pas à la main, mais sur la tête. Elle posait avec délicatesse ses pieds chaussés de bottines usées sur le sol, comme les ballerines dans les films.

Deïev regarda son vieux manteau, qu'elle avait récupéré quelque part, ses bas de fil qui faisaient des plis à ses chevilles, et se dit qu'elle avait l'âge d'être sa mère.



Un vieillard de soixante-dix ans, une volée de vieilles pies et un cuisinier muet et idiot : c'était là toute la troupe de Deïev. C'était elle qui allait devoir le soutenir, l'aider pendant des jours et des jours de route, veiller à la propreté de la guirlande et de ses passagers, les nourrir, les soigner et les protéger. Voilà à qui Deïev allait confier les vies des enfants, sans l'avoir désiré. Dont il devait répondre comme de lui-même.

Il y avait encore cette vipère de commissaire, mais elle avait disparu au matin. Deïev soupçonnait qu'elle ne s'était pas volatilisée par hasard – elle avait dû aller dans le foyer de la rue Voskressenskaïa, d'où partiraient d'autres enfants du convoi.

Deïev aurait aussi dû s'y rendre, mais comment échapper aux préparatifs du départ ?

Blanche arriva à midi. Deïev l'aperçut par la fenêtre du wagon – calme, compétente, avançant entre les rails avec son baluchon à l'épaule – et il sentit soudain la joie monter en lui : la commissaire était certes aussi austère qu'une tombe, mais on pouvait lui faire confiance.

– Vous avez obtenu un wagon supplémentaire ? demanda-t-elle en guise de salutation, ouvrant tout grand la porte du wagon. Où comptez-vous loger les enfants que vous avez si miséricordieusement décidé de prendre hier, en promettant qu'ils atteindraient Samarcande coûte que coûte ?

Sa joie retomba aussitôt.

– Ils dormiront par deux ou trois, ils ne sont pas en sucre.

Deïev achevait les papiers exigés par le chef de gare, prenant sous sa responsabilité le train sanitaire formé de huit wagons, dont une église ferroviaire et une cuisine de campagne.

– Ils dormiront, c'est sûr, acquiesça Blanche. Et ils tomberont des couchettes du haut et se casseront un bras ou une jambe, voire le dos.

Le crayon de Deïev s'immobilisa sur la page, sans arriver à la fin de la ligne. La commissaire avait raison : c'était une possibilité, et très probable.

– À quoi pensiez-vous quand vous avez distribué vos promesses ? continua-t-elle à voix basse, du ton de procureur que Deïev connaissait déjà.

Trouver encore des ceintures et attacher les dormeurs des couchettes du haut comme on attachait les malades inconscients de l'infirmier ? Il n'y avait ni cordes ni sangles dans les entrepôts de la gare, Deïev en avait déjà retiré au matin toutes les réserves sur les indications de l'infirmier.

– Être bon, ce n'est pas promettre à droite et à gauche. Ce n'est pas soupirer et écraser une larme sur les pauvres grabataires. Ce n'est pas faire étalage de son cœur compatissant ! Elle parlait toujours doucement, mais il aurait mieux valu qu'elle crie. Être bon, c'est penser à tout. Se méfier de tout. Et tout prévoir. Être bon, c'est savoir quoi faire. Savoir refuser. Serrer la vis. Punir...

Coucher les enfants sur le sol ? Ils prendraient froid dès la première nuit. Leur donner les deux compartiments de

fonction, ceux de Deïev et de Blanche, et dormir par terre ? Deux compartiments n'étaient pas suffisants pour installer plusieurs dizaines de passagers.

– ... Quant à votre cœur compatissant, vous devez le cacher au fond de votre poche, pour qu'il ne dépasse pas. Parfois, être bon, c'est avoir l'air méchant !

Il y eut un petit craquement : le crayon, dans la main de Deïev, s'était brisé en deux.

Blanche était toujours dans l'encadrement de la porte, et toisait la figure raidie du commandant.

– Ne cassez pas le matériel, dit-elle après l'avoir observé à son aise. Le foyer des garçons a accepté de baisser les quotas. Nous emportons bien cinq cents enfants comme planifié, sans dépasser le nombre.

Une cinquantaine d'orphelins restaient dans la pluvieuse Kazan, à attendre l'hiver, laissant leur place à une cinquantaine d'handicapés du centre d'évacuation.

Deïev posa bruyamment les restes du crayon sur le document inachevé, et lança un regard lourd à Blanche.

– D'ici à demain, essayez de ne plus rien promettre à personne ! La commissaire claqua la porte du compartiment derrière elle. Dans le grand miroir collé sur le vantail, le propre visage de Deïev le fixait à présent – les muscles de la mâchoire saillants, les lèvres pincées...

Il n'avait pas le temps de s'énerver au milieu de toutes ses tâches. Et il n'aurait rien eu à dire. Il s'affaira jusqu'à la nuit, dans le train et autour de lui ; dans le bureau de Tchaïanov et dans les magasins de la gare ; dans le dépôt, où la locomotive du convoi était préparée au départ ; à l'atelier, où les mécaniciens fumaient. Il s'affairait, et pensait aux garçons inconnus du foyer de la rue Voskressenskaïa. Il ne connaissait pas leurs visages et leurs noms – c'était pour le mieux.

Il ne pouvait pas se justifier devant eux, et personne n'exigeait de justifications. Il ne pouvait rien promettre – qu'auraient valu ses promesses, face à l'arrivée de l'hiver ? Deïev ne pouvait que s'efforcer de conduire comme une flèche le convoi à Samarcande, puis de revenir aussi vite, tandis que les garçons attendraient la fin des grands froids dans des pièces où la neige volait au sol. Puis, si l'hiver n'était pas terminé, que le convoi continuait, que Deïev n'était pas démis, et que les

garçons n'étaient pas envoyés dans des familles adoptives, alors il les prendrait en premier lieu. L'argument était faible, mais il n'en avait pas d'autre.

Il pensait aussi aux enfants qu'il avait rencontrés la veille, le garçon avec une oreille, Markhoum l'aveugle aux yeux blancs, le gamin en camisole de velours, Senia Le Tchouvache. Il comprenait qu'il n'aurait jamais pu les laisser dans le foyer. Il comprenait qu'il avait peur, qu'il était glacé de peur à l'idée que Blanche avait raison. Bref, il manquait de nerfs...

Accaparé par les tâches et les pensées, Deïev ne s'aperçut pas qu'il faisait déjà sombre. Cette folle journée, ce combat incessant pour les poêles, le charbon, le pétrole, l'approvisionnement, les bassines et les louches, les pelles et les seaux, les bandages et les cordes, les sacs, les marmites, la meilleure locomotive du dépôt et le conducteur le moins soûl, tout cela avait été fait et restait derrière lui. La nuit était tombée, la dernière avant le départ.

Mais Deïev ne pouvait pas rester dans son compartiment, et encore moins dormir. Il fit plusieurs fois le tour du convoi, rappelant à chacun qu'il faudrait se lever tôt. Il s'agita encore un peu, piétina dans l'obscurité devant le wagon d'état-major. Il attrapa les barres contre la paroi – l'une, puis l'autre –, et après, les suspensions pour les lampes. Il appuya les pieds contre le wagon voisin, s'étira, atteignit le toit.

La tôle était humide, glissante et froide, mais Deïev avait l'habitude de se promener sur les hauteurs. Il s'approcha du centre du wagon et s'assit, appuyant son dos contre la cheminée du chauffage.

La nuit était déjà noire. À la droite de Deïev, deux lignes de rails s'étendaient, légèrement brillantes. Plus loin, il apercevait les lumières de la gare, et plus loin encore, des lumières tout à fait minuscules, celles de la ville. À gauche, derrière les saules et les buttes des hangars, on devinait la largeur infinie de la Volga. Au-dessus de sa tête, il sentait le vent et l'humidité du ciel d'octobre.

L'air humide se déposa sur le visage et les épaules de Deïev, et menaça de se transformer en bruine. Il entoura ses genoux de ses bras, décida de s'obstiner à rester assis là tant qu'il n'aurait pas vu au moins une étoile dans le ciel couvert.

Au-dessous de lui, le convoi ne dormait pas : des carrés blêmes de lumière tombaient sur le sol à droite et à gauche de chaque wagon. De légers tintements s'élevaient de la cuisine : visiblement, Memelia était toujours occupé à nettoyer la vaisselle qu'on lui avait confiée. L'infirmier Boug, les mains dans le dos, faisant crisser le gravier, était parti se promener sur les rails et avait disparu dans le noir. Deux nurses descendirent prudemment du wagon, pas du côté spacieux, avec la terre battue, mais de l'autre, envahi par les mauvaises herbes et par les déchets. Discutant à voix basse, riant, elles fumaient en cachette.

Puis, ayant fini de fumer et de rire, l'une d'elles chanta à mi-voix. C'était une chanson lente, tendre, et Deïev aurait voulu que la femme chante plus fort, mais il ne se décida pas à crier dans la nuit ou à lui faire peur. Le vent emportait la moitié des paroles, et Deïev ne connaissait pas celles qui parvenaient jusqu'à lui – elles étaient en tatare –, mais, étonnamment, il les comprenait.

*Dors, mon garçon,
Dors, et sois un homme à ton réveil.
Le cheval est déjà sellé, la corde est tendue,
Les temps t'appellent, les peuples t'attendent.*

Deïev désirait ardemment que la femme qui chantait soit Fatima, mais il ne distinguait pas son visage dans l'obscurité.

*Que les routes soient foulées par toi,
Que les ennemis soient détruits par toi,
Dors vite, et sois un homme à ton réveil.
Ô mon garçon !
Cœur de mon cœur, mon fils aimé !*

Dans le ciel, on ne distinguait rien non plus : ni nuages, ni astres, ni le moindre rayon de lune. Allait-il rester longtemps encore à attendre cette étoile ? Deïev remuait, scrutant les hauteurs, la ouate noire du ciel. Il attendait.



Les bottes – au nombre d’un millier, cinq cents gauches et cinq cents droites – bruissaient sur les pavés. Dans la ville sombre et matinale, ce bruissement retentissait, emplissait toute la rue Rybnoriadskaïa, tous les passages et ruelles contigus. Il couvrait les voix hautes des muezzins sur les minarets, les pas des rares passants. Cinq centaines de paires de pieds traînaient sur les cailloux de la chaussée, incapables de détacher leurs semelles du sol.

Les bottes des cavaliers étaient si grandes que certains enfants auraient pu entrer entièrement dedans, la tête cachée dans la tige géante. C’est pourquoi ils marchaient lentement, tenant de la main les bottes qui leur arrivaient presque sous les aisselles, et la procession avançait à peine, s’étendant en un interminable ruban sur la rue. Parfois, un enfant tombait au sol, ayant trébuché sur un pavé, et tout le ruban se figeait, attendant patiemment que des adultes l’aident à se relever – avec cet équipement, les enfants étaient incapables de se mettre debout tout seuls.

Or, les adultes pouvant aider étaient rares : Deïev menait la procession, elle était fermée par Mme Shapiro, et quelques employées du centre s’agitaient sur les côtés. Il y avait aussi des cavaliers, mais ils pouvaient difficilement mettre pied à terre. Ils étaient assis sur leur selle, silencieux, sévères, le menton caché dans le col de leur capote. Chacun avait un fusil dans le dos, un sabre dans son fourreau à la taille. Des pieds nus dépassaient des capotes.

Deïev avait l’impression que les cavaliers avaient honte d’être habillés aussi chaudement face aux enfants vêtus de hardes vieilles et déchirées, emmitoufflés dans des morceaux de tapisserie et de rideaux. Quant à lui, il était heureux de ne pas être à cheval, mais de marcher avec les autres. Il regrettait seulement de ne pas avoir pu céder ses bottes à quelqu’un.

En bout de procession, une charrette conduisait les grabataires : les malades avaient été alignés en travers, serrés les uns contre les autres comme des bûches, et tous avaient pu entrer, laissant encore de la place pour quelques bébés. La voiture qui avait apporté les bottes servait également à transporter les tout-petits, de un à deux ans.

Le chemin jusqu’à la gare fut insupportablement long. À mesure que la matinée avançait, les rues s’étaient remplies

de piétons et de tramways, les usines avaient déjà fait entendre leurs sirènes (d'abord un, puis deux, puis trois appels), et le ruban d'enfants continuait de marcher péniblement. Des enfants des rues s'agglutinèrent en queue de procession ; il fallut les chasser, pour qu'ils ne se glissent pas dans les rangs ; les adultes ainsi distraits, le ruban ralentissait encore son allure de tortue. Les deux heures accordées à Deïev étaient passées depuis longtemps. Il ne cessait de regarder vers les cavaliers – et s'ils ordonnaient brusquement aux enfants d'enlever les bottes en pleine rue, pour récupérer le matériel militaire ? –, mais ceux-ci restaient imperturbables. Il essaya de presser les enfants, de les faire accélérer : les plus âgés le rabrouèrent (« On sue déjà à force d'allonger les guibolles ! »), tandis que les petits obéissaient et accéléraient le pas, mais trébuchaient et tombaient aussitôt. Deïev suait aussi, malgré le froid perçant du matin, à force de s'affairer, ou peut-être parce qu'il s'inquiétait de son retard malgré la parole donnée.

Ils se traînèrent enfin jusqu'à la gare. Il ne restait plus qu'à traverser les rails pour rejoindre l'arrière du dépôt où les attendait le convoi (ceux qui marchaient le feraient seuls, les malades et les tout-petits dans les bras des adultes), puis à répartir en vitesse tout le monde dans les wagons, et – merci pour votre aide, camarades de la cavalerie, bonne suite à vous !... Mais là non plus, les choses ne se passèrent pas comme prévu.

Les enfants étaient incapables de faire un pas par-dessus les rails. Dans leurs énormes bottes, ils trébuchaient sur les traverses et s'enfonçaient dans le gravier. Le groupe mené par Deïev réussit tant bien que mal à franchir quelques rails, puis se mit à patiner, pile au milieu de la toile faite de myriades de lignes d'acier et de planches transversales. Les plus grands arrivaient encore à franchir les obstacles, en jurant, mais les petits tombèrent à droite et à gauche, culbutant les uns par-dessus les autres et perdant leurs bottes trop grandes pour eux. Deïev et Mme Shapiro ne savaient plus où donner de la tête, comme une poule quand ses poussins sortent tous de l'œuf en même temps ; ils relevaient les enfants allongés, les bottes perdues, rassemblaient les brebis égarées, pour les voir à nouveau s'étaler quelques mètres plus loin. Les rangs arrière, fatigués par la longue route, ne voulaient pas attendre, montaient sur le réseau de rails et s'effondraient à leur tour. On ne

pouvait plus arrêter la colonne ni l'obliger à faire demi-tour : elle s'étendait le long des rails et entre eux, du quai principal aux voies les plus éloignées.

Arrivant sur la droite, une locomotive de manœuvre donna un coup de sirène. Sur la gauche, une autre locomotive fit entendre sa voix de basse : les freins sifflèrent, l'acier grinça contre l'acier, et le châssis noir s'immobilisa au-dessus d'eux, tout proche. Deïev n'avait eu que le temps de sauter dans sa direction, levant les bras et protégeant les enfants de son corps, tandis que la locomotive continuait de crier, de s'approcher en exhalant des nuages de chaleur et d'humidité.

– Imbécile ! hurla le mécanicien, rouge de colère, en se penchant par la fenêtre. Enlève ces gamins !

Mais la locomotive s'était déjà arrêtée, et Deïev, qui répondit d'un signe de main, retourna s'occuper des siens...

La locomotive à vapeur dut patienter. Tout comme la locomotive de manœuvre, et deux draisines avec des ouvriers du chemin de fer. Tous les engins et les mécanismes étaient immobilisés sur les rails, laissant passer les enfants.



La guirlande était toujours à la même place, mais difficile d'accès : un train de marchandises, qui n'était pas là au matin, occupait la voie d'à côté. Entre les deux convois, il y avait un long passage que les enfants devaient emprunter pour atteindre les wagons.

À l'entrée du passage, Blanche attendait les futurs voyageurs. Elle n'était pas seule : elle s'était dotée d'une table venue d'on ne sait où, aux pieds arqués autrefois laqués (sans doute réquisitionnée dans le troquet de la gare). Sur la table, on voyait un tas de feuilles retenues par un morceau de brique. L'infirmier Boug, en blouse blanche sur sa tunique, était assis sur une caisse retournée, et les nurses se tenaient immobiles, alignées, le visage tendu – une seule était appuyée contre la table, un crayon à la main.

– Qu'est-ce que c'est que ce comptoir de scribe ?! Deïev, couvert de sueur après sa course sur les rails, atteignit la guirlande en premier.

Derrière lui, les grands – les plus résistants, et dotés des plus longues jambes – arrivaient en haletant, suivis à pas hésitants par leurs cadets, tandis que les petits avançaient péniblement en queue de procession, rabattus par Mme Shapiro et ses collègues. Les cavaliers de l'escorte fermaient la marche.

La commissaire jeta à peine un œil à Deïev. Elle cria soudain d'une voix si perçante que l'espace entre les wagons vibra, et qu'un écho revint à eux :

– Camarades enfants, petits et grands ! Je suis la commissaire Blanche...

Deïev sursauta sous le volume de cette voix. Pas les petits et grands.

– Blanche, Blanche, faut voir comme elle roule des hanches ! répliqua immédiatement un gamin – celui à une oreille que Deïev avait déjà remarqué au foyer.

La commissaire se contenta de regarder fixement l'insolent, comme si elle le marquait de son œil.

– Tout le monde en file indienne ! ordonna-t-elle. L'un après l'autre, sans se pousser et sans s'injurier, on s'approche du docteur. Et on lève sa chemise !

– Comment ça, « l'un après l'autre » ? Mais je dois rendre les bottes ! s'indigna Deïev. J'ai promis au commandant de l'académie !

Le soleil surplombait déjà les peupliers de la gare, et avançait sur la voûte céleste encore blême. Il devait être plus de neuf heures, peut-être neuf heures et quart. Mais Blanche se contenta de poser sa main sur l'épaule de Deïev, la serrant comme pour lui dire : attends, ce n'est pas le moment. Sentant la chaleur envahir son épaule comme si on y avait appliqué un cataplasme de moutarde, Deïev regarda les doigts féminins, longs, aux ongles roses et réguliers, qui entouraient sa manche.

– Et toi, tu vas la lever, ta chemise ? continua le garçon à une oreille. Je zyeuerais bien c'que tu caches dessous !

D'autres plaisantins réagirent et se lancèrent à leur tour, poussant des cris et des sifflements :

– Faut pas un toubib, faut remplir mon bide !

– J'veux pas être soigné, j'veux aller pisser !

– Laissez-moi pisser, ou ça va barder !

– Je ne vais supplier personne. La voix de la commissaire était dure comme celle d'un homme. Ceux qui ne veulent

pas obéir n'ont qu'à se mettre de côté. Tous les tire-au-flanc, râleurs et gueulars, tous les fauteurs de troubles, par là ! Elle retira sa main de l'épaule de Deïev (mais l'épaule était toujours aussi brûlante), et indiqua du doigt le début de la guirlande, près du wagon-cuisine. Même chose pour les frondeurs et les regimbeurs. Vous resterez à Kazan.

Elle semblait s'adresser à tous à la fois, mais elle regardait seulement le garçon à une oreille. Elle le regardait sans détourner les yeux, la tête un peu relevée, comme pour paraître encore plus grande.

Le gamin la fixait à son tour, d'un œil impudent et parfaitement adulte, d'un bleu intense sur son visage bruni. Son corps d'adolescent était osseux et petit, ses jambes si tordues qu'elles semblaient presque plus courtes que son tronc. Il pouvait avoir aussi bien dix ans que quatorze.

– Les autres iront dans les wagons et recevront un repas. Camarade cuistot, qu'est-ce qu'il y a pour déjeuner ?

Blanche donna un coup de poing contre la porte de la cuisine, laquelle s'ouvrit docilement, découvrant Memelia, sous une toque d'un blanc douteux, une casserole à la main, qui grommela quelque chose d'incompréhensible.

– Vous avez entendu ? dit Blanche en levant les sourcils. Rien que ça !

À la vue du cuistot et de la casserole, les gamins s'agitèrent, se mirent à parler avec excitation.

– Le cuisinier est trop maigrichon, on va bouffer des briques ! continuèrent les grands, mais on entendait au son de leur voix qu'ils étaient heureux.

– Qu'il nous fasse une bouillie bien épaisse ! demandèrent les rangs de derrière. La bouillie, c'est toute notre vie !

– Y aura du tabac après le repas ? s'obstinaient les premiers rangs.

Mais on voyait bien qu'ils se retenaient de toutes leurs forces pour ne pas se précipiter vers la table pour l'examen médical, puis se ruer dans les wagons.

– Et de la came ? continua Une Oreille, parlant plus fort que les autres. Sans came, on cane... Alors qu'avec d'la came – il fit une pause, en acteur consommé, et lança un regard de triomphe à ses camarades –, avec d'la came, commissaire, on pourrait croire qu't'es une femme !

Les premiers rangs s'esclaffèrent. La blague se répandit dans la foule, passée de bouche à oreille et accompagnée de rires et de cris.

– Griga, tu n'as pas honte ! Mme Shapiro accourut vers Une Oreille, agitant les mains comme si elle voulait fermer la bouche insolente, mais Griga grimaça un sourire satisfait.

– Mais non, répliqua Blanche, levant la main pour calmer la foule hilare. La question vaut la peine d'être posée. Elle marcha le long des gamins, regardant dans les yeux rapidement et avec attention tous ceux qui pouffaient. Et je réponds : il n'y aura ni came, ni coco, ni coke, ni non plus de poudre, de neige, de respirette ou de bigornette. Si on en trouve – le propriétaire volera hors du wagon. Et on ne freinera même pas, on jettera le renifleur du train en marche !

– Et si on ne veut pas sauter du train en marche ? Griga Une Oreille souriait toujours autant.

– Alors, vas-y le premier, lui suggéra Blanche devant tout le monde. Elle ajouta, avant qu'il ait pu réagir : Ou t'as les grolles ?

Griga, toujours souriant, cracha par terre – il cracha avec art, sans fermer les lèvres et sans desserrer les dents. Il réfléchit un instant, levant théâtralement les yeux au ciel, puis, lentement, paresseusement, il se dirigea vers l'infirmier Boug.

Celui-ci, même assis, semblait une montagne face au gamin maigre. Griga, l'air blasé, leva sa chemise et poussa sa pauvre panse en avant, se laissant tourner de tous les côtés, montrant ses flancs rachitiques, tachetés de blessures et bleus d'âges divers. Quand Boug posa ses énormes pattes sur la minuscule tête d'Une Oreille pour examiner les orbites et le gosier, le gamin sembla disparaître derrière lui. Mais il réapparut bientôt – de l'autre côté de la table. L'examen était terminé.

– Et maintenant, aboule ta contrebande, ordonna Blanche. Et vous, nurse (à l'une des femmes), aidez-nous.

Prenant l'air étonné et écarquillant ses billes déjà assez grandes sans cela, Une Oreille retourna les poches de son antique veste et les agita comme des ailes : vides. Sous les rires approbateurs des spectateurs, il tenta de faire sortir quelque chose de son unique oreille : vide. Puis – personne n'eut le temps de dire ouf – il baissa son pantalon et, tenant dans ses mains ses maigres fesses nues, les écarta et montra avec

zèle : admirez, là non plus, il n'y a rien ! Les premiers rangs piaillaient d'enthousiasme, tandis que ceux de derrière s'énervaient, lançaient des cris interrogatifs : ils ne voyaient pas bien.

La nurse – qui avait visiblement reçu des instructions de Blanche – tenta de fouiller l'impudent, mais il hurla comme un goret :

– Ça chatouille ! Je préfère être arsonné par la commissaire, elle s'y connaît mieux !

– Qu'est-ce que tu as dans tes bottes ?

Blanche s'approcha de la table, mais de côté, pour que la foule puisse tout voir.

– Tu nous arrives tout droit des Solovki ? ricana Griga. Ou est-ce que tu rapiotais ailleurs ?

Il sortit de la botte un pied nu noir de saleté et le posa sur la table, par-dessus les feuilles de papier et juste sous le nez de la nurse stupéfaite. Il bougea les orteils : voilà ce que j'ai dans mes chaussures, rien d'autre ! Un pou bien gras tomba de son pied, rampa sur le papier.

– Il y a toute une académie militaire qui nous attend pieds nus ! s'énerva Deïev. Il faut leur rendre les bottes immédiatement ! On va jouer longtemps à les déshabiller ?

Sans rien répondre, Blanche se pencha rapidement et attrapa la botte vide. Le visage altéré, le gamin voulut reprendre la botte, mais il n'avait pas compté avec son pied sur la table : il tomba par terre. Blanche sortait déjà des profondeurs de la botte une pochette en chiffon : un couteau artisanal était emballé dans des lambeaux de hardes et de journaux. Elle le leva au-dessus de la foule silencieuse et le laissa là un moment, pour que tout le monde puisse le voir. Puis elle le jeta sur la table. Ensuite seulement, elle regarda Deïev d'un air entendu, répondant ainsi à sa dernière question.

– Une seule personne, dans notre convoi, possède une arme, dit-elle d'un ton appuyé. Deïev, montrez-leur.

Il sortit son revolver de sa poche et le brandit au-dessus de sa tête – haut, comme Blanche venait de le faire. Comme elle, il le garda un moment en l'air. Des sifflements admiratifs retentirent dans la foule.

Griga Une Oreille se releva, mais ce n'était plus le même Griga : ses yeux brillants étaient devenus ternes et se cachaient sous ses cils, sa tête s'était enfoncée dans ses épaules voûtées,

son corps chétif, déjà petit, était devenu minuscule. Sans même secouer la saleté de ses habits, il fit un geste de son pied chaussé, et la seconde botte s'envola en tournoyant vers Blanche, mais ne l'atteignit pas et tomba à ses pieds.

– Le couteau ou le convoi, dit Blanche d'une voix ferme.

– Ce n'est pas juste un couteau. Griga grommelait doucement, aspirant l'air. C'est Zeks. Nous ne nous sommes pas quittés depuis trois ans.

Ses sourcils et ses lèvres tremblaient, son menton se fripait plaintivement : il n'avait absolument pas quatorze ans, et peut-être même pas dix.

– Le deuxième wagon, conclut Blanche. Nurse, accompagnez-le.

Et elle tourna le dos à Griga.

– Tu n'as pas le droit de nous confisquer nos affaires. Il continuait de danser d'un pied sur l'autre derrière elle, petit, pitoyable, le regard braqué sur le couteau abandonné sur la table, incapable de quitter son cher Zeks. T'as pas le droit, commissaire.

– Ici et partout où tu veux – prononça Blanche sans même tourner la tête, d'une voix autoritaire et forte pour que tout le monde l'entende –, çui qu'a l'droit, mon vieux, c'est çui qu'a la plus grosse queue.

– Tu veux dire toi ? demanda Une Oreille, avec amertume, au dos indifférent de la commissaire.

– Moi, répondit-elle.

Elle ne répondait pas à Griga, mais aux spectateurs qui retenaient leur souffle.

– Gentille directrice ! s'écria soudain Une Oreille d'une voix aiguë, et son visage exprima une souffrance sincère. Chère Shapirka ! Je vous demande, comme à une mère, de prendre mon couteau et de le garder ! Vous êtes bonne, vous sauvez des enfants, sauvez aussi mon Zeks ! Quand je reviendrai du Turkestan, j'irai chez vous, et je retrouverai mon Zeks !

Blanche autorisa d'un hochement de tête, et Mme Shapiro, blême d'émotion, prit le couteau, maladroitement, par la lame, manquant de se blesser, et le fourra dans son sac usé...

Puis tout alla vite. La file s'avança vers la chaise de l'infirmier, chemises levées, langues tirées. Couteaux, clous et lames de rasoir s'entassèrent sur la table. Les nurses couraient le long

du convoi, répartissant les enfants : les petits garçons dans un wagon, les grands dans un autre, les filles dans le troisième. De temps en temps, l'infirmier soupirait avec préoccupation et faisait un signe de tête à Mme Shapiro, qui mettait de côté les enfants dont l'aspect n'avait pas plu à Boug : ces malheureux restaient à Kazan, ils iraient tout droit à l'hôpital.

Blanche s'affairait dans le passage étroit entre les deux trains, faisant avancer les petits, encourageant les fatigués, répondant aux blagues des gamins et en faisant elle-même, donnant des ordres, criant, agitant les bras – elle volait comme un grand oiseau. Son visage était inspiré et heureux.

Deïev portait les tout-petits de la charrette arrêtée devant la gare jusqu'à la guirlande. Les cavaliers l'aidaient : sans descendre de leur selle, ils prenaient les bébés des mains de Deïev, maladroitement, les coudes écartés, comme s'ils portaient une baïonnette, et pressaient doucement les flancs de leur cheval avec leurs talons nus. Les montures, qui peinaient à franchir les rails, avançaient leurs sabots lentement et sans heurts – ils ne marchaient pas, mais se glissaient sur les rails, portant les cavaliers et leur étrange fardeau.

L'épaule de Deïev touchée par Blanche continuait de répandre sa chaleur. Il s'efforçait de ne pas regarder le soleil, qui approchait du zénith.



Quand tous les enfants de un et deux ans furent dans le convoi – ils avaient décidé de les prendre dans le wagon d'état-major, le plus confortable, près de la salle de bain –, ce fut au tour des grabataires. L'idée était de les faire entrer dans le train sans les montrer à Boug : il ne savait pas qu'on embarquait des grabataires. Deïev n'avait pas osé le lui dire, s'attendant à un « non » médical ferme. Et Boug ne savait pas non plus que le commandant avait décidé de mettre les malades à l'infirmierie.

Deïev les portait donc lui-même, sans oser les confier aux cavaliers. Il les portait en contrebande : sur le chemin de la guirlande, il descendait sur le bas-côté, se cachant derrière les osiers et les tas de gravier pour s'approcher du convoi par l'arrière. Il le contournait de dos, courant vite et sans bruit – pour éviter qu'on le remarque de la table – et montait à

l'arrière du wagon-infirmerie. Il étendait doucement l'enfant sur une couchette, les fillettes à gauche, les garçons à droite, et se hâtait d'aller chercher le suivant.

Ils étaient légers comme du papier. Et froids comme des lézards au toucher. Dans leurs corps presque aériens, il n'y avait pas de force : ils étaient à peine capables de soulever un bras ou une jambe pendante, de tourner la tête dans une pose plus confortable. On aurait pu les porter par deux ou trois, mais Deïev avait l'impression que c'était mal. Il les prenait un à un, leur murmurant sans relâche : « Tu auras bientôt de la bouillie. De la bouillie bientôt. Bientôt, bientôt, bientôt, la bouillie sera prête. » Les enfants ne répondaient rien. Il s'efforçait de ne pas regarder leurs visages : il ne supportait pas leur regard, identique chez tous les grabataires : d'une sagesse de vieillard et parfaitement indifférent. Des enfants ne devraient pas avoir un tel regard. Personne ne devrait.

À la vue de chacun d'eux, il avait envie de fermer les yeux, et il en avait honte : il ne portait pourtant pas des monstres ! Il s'obligeait à les regarder de temps en temps, droit dans leurs yeux épuisés et impassibles, et de leur adresser un sourire encourageant. En fait de sourire, c'était une grimace : ses lèvres refusaient de lui obéir.

Son corps tout entier était couvert de sueur, comme s'il avait porté des sacs de grains, mais ce n'était pas la sueur brûlante et nette du matin, quand il avait couru d'enfant en enfant. C'était une sueur froide et collante, qui ne séchait pas. Et quelque chose de froid et collant lui retournait le ventre. Il avait les mains glacées, comme s'il avait été infecté par le froid.

Ce n'est qu'à ce moment, en portant ces organismes trop légers, que Deïev avait compris combien ils étaient fragiles. Les os des enfants semblaient cassants comme du bois mort, leur peau aussi délicate qu'une toile d'araignée. Il craignait un geste maladroit : de casser leur colonne vertébrale si fine, de percer leurs côtes. Tout l'effrayait : quand les enfants ouvraient les yeux (il s'était passé quelque chose ?), ou les fermaient (était-ce pour la dernière fois ?), s'ils respiraient fort (ils se sentent mal ?) ou doucement (est-ce qu'ils respirent seulement ?), quand ils gisaient immobiles, quand ils remuaient...

Certains lui parlaient. Au début, Deïev était heureux de ce signe certain de vie, puis il déchantait vite.

– J’ai mangé du miel aujourd’hui, lui raconta une fillette d’une voix fluette et précise.

– Oh, magnifique, se réjouit Deïev. Qui t’en a donné ?

– J’en ai mangé un kilo, continua la fillette, comme si elle n’avait pas entendu sa question. Hier, j’en ai mangé deux. Et il y a trois jours, j’ai mangé deux kilos et demi de miel. J’en aurais mangé plus, mais la cire colle aux dents.

Deïev regarda ses bras-brindilles, tordus et serrés contre sa poitrine, ses grands yeux noirs sous des sourcils incroyablement épais, sa petite bouche pincée, et il se dit que la fillette ressemblait à une abeille. Elle ne devait pas peser plus de quatorze kilos.

– Et j’ai bu tout un tonneau de mélasse.

Deïev, la portant dans ses bras, approuvait de la tête ; il craignait, s’il parlait, que sa voix tremble.

– Tu es le chef ? La fillette lui jeta un regard incroyablement clair.

Il fit à nouveau oui de la tête.

– Tu vas nous nourrir ?

Hochement de tête.

– Tu me donneras du miel ?

– D’abord de la bouillie, dit Deïev. Bientôt, mon Abeille, tu auras bientôt de la bouillie...

Les surnoms venaient d’eux-mêmes. La maudite tête de Deïev, après deux jours sans sommeil, était légèrement dans le cirage, et produisait ces surnoms absurdes dès qu’il prenait un enfant dans ses bras : Long Nez, un petit garçon à la grande truffe, qui seule dépassait d’un minuscule visage osseux ; Acrobatte, une fillette dont la peau pendait tant qu’elle faisait penser à un justaucorps trop grand pour elle ; Fer à Repasser, un gamin à la mâchoire inférieure épaisse et aux yeux enfoncés, toujours clos... Il avait honte de ces surnoms méchants et humiliants, mais sa tête y allait sans lui !

Il décida de porter Senia Le Tchouvache en dernier : il aurait pu crier et trahir Deïev avant l’heure. Pourtant, ce jour-là le garçon était étonnamment calme ; pendant tout le chemin du foyer à la gare, il était resté silencieux, sans dormir, sursautant seulement de temps en temps ; il écrasait de la vermine – réelle et imaginaire – sur son corps. Puis il la mangeait.

Deïev le comprit quand il porta Senia vers le train : il continuait à chercher les insectes dans ses bras. Faible comme l'était le garçon, ses mouvements étaient parcimonieux et précis. Seules ses mains bougeaient, se déplaçant par à-coups sur son corps, en haut, en bas, attrapant une proie, tandis que son visage restait indifférent, il ne tournait même pas la tête. Quand il avait attrapé un parasite, Senia mettait ses doigts dans sa bouche, les entourant de ses lèvres. L'instant d'après, il déglutissait, envoyant sa proie dans son œsophage, et ses mains reprenaient leur place le long du corps.

– Il ne faut pas, ne put se retenir de dire Deïev. Ne les mange pas.

Senia répliqua tristement :

– Alors, c'est eux qui me mangeront.

– Tu mangeras de la bouillie. Deïev grommela sa phrase rituelle. La bouillie sera bientôt prête, il y aura bientôt de la bouillie...

Quand tous les grabataires furent installés dans l'infirmierie, Deïev entra sans frapper dans la cuisine et se retrouva dans une pénombre de caisses, sacs et casseroles.

Memelia s'affairait sur la table à découper : il hachait les feuilles de mûrier cueillies à l'arrière de la gare pour remplacer le thé.

– Fais-nous une bouillie pour le repas, ordonna Deïev. Ne commence pas encore. Fais bouillir l'eau et attends, sinon tout Kazan sera attiré par l'odeur, on ne pourra plus partir. Mais dès qu'on aura démarré, lance les grains dans l'eau chaude. Et fais-moi une de ces bouillies, camarade Memelia... une de ces bouillies... une bouillie qui...

Deïev ne trouva pas de mot approprié, et se contenta d'agiter son poing serré devant le cuistot : les veines sur son poing gonflèrent, les articulations blanchirent.

– Une bouillie comme ça !



Ayant sauté à terre du wagon-cuisine, Deïev constata que la moitié des enfants avaient été placés dans le convoi.

L'infirmier Boug n'avait cessé de regarder dans les gosiers, les nurses de courir le long du train comme des navettes de

métier à tisser, et la masse insoumise et piailleuse d'enfants s'était répartie dans les wagons. Sur les marchepieds, les enfants lançaient leurs bottes (qui étaient entassées et régulièrement apportées sur la place de la gare, dans le chariot qui attendait) et les habits du centre d'évacuation : les tapisseries-couvre-lits, les nappes-châles, les rideaux-couvertures, les camisoles et les tricornes de mascarade. Tout cela appartenait à l'institution, et devait rester sur place. Les enfants étaient confiés à Deïev pieds nus et presque nus.

Mais il y avait toujours autant de monde autour du train : de tous côtés, des enfants des rues, des adultes étaient accourus, citadins ou villageois. Ils espéraient qu'on débarquait des provisions (et qu'il serait possible d'attraper une pomme qui aurait roulé d'une caisse, ou une galette tombée d'un tas), ou qu'on chargeait du charbon (et qu'on pourrait s'emparer d'une précieuse poignée) ; les uns demandaient à faire un bout de chemin (jusqu'à Sergatch, sur la plateforme de freinage s'il le fallait) ; les autres voulaient mettre un enfant dans le convoi. Tous s'amassaient devant les wagons, le cou étiré, discutant avec animation. Les hommes de la cavalerie étaient eux aussi toujours là – ils avaient l'ordre de surveiller le convoi jusqu'au retour de la dernière paire de bottes.

On avait amené la locomotive du dépôt depuis belle lurette – elle haletait et exhalait désespérément sa fumée, plongeant régulièrement toute la scène dans des volutes blanches et grises : elles flottaient dans le passage étroit entre les wagons, recouvrant parfois les spectateurs, et l'on ne voyait plus que les nez des chevaux et les épaules des cavaliers.

Dans un tel nuage, on aperçut soudain un cavalier, non pas avec une simple coiffe à étoile rouge et une capote grise comme le détachement d'escorte, mais coiffé d'un bonnet d'astrakan et vêtu d'une élégante tunique noire. Le commandant de l'académie, en personne.

Deïev, quand il le reconnut, en perdit la faculté de respirer. Il regarda le ciel : le soleil était au zénith.

Il se pencha comme pour refaire son lacet, et en un instant – d'un bond, en trois pas – se cacha sous le wagon, de l'autre côté. Le temps que la vapeur de la locomotive ait disparu, il avait lui aussi disparu.

Le commandant ne l'avait pas vu ; il avançait lentement le long du convoi, observant l'agitation devant les wagons. Il ne parlait à personne, mais on voyait qu'il cherchait quelqu'un. Pas quelqu'un : Deïev.

Deïev détaillait le commandant, ou plutôt, les jambes de son cheval : accroupi, il progressait le long du wagon, de l'autre côté, surveillant de derrière les roues l'avancée tranquille des sabots et ne comprenant pas ce qu'il devait faire.

Jouer à cache-cache ? C'était stupide et irresponsable. Et combien de temps pouvait-il sautiller derrière le train ?... Se montrer ? Le commandant confisquerait sûrement toutes les bottes en retard, et la moitié des enfants se retrouverait à attendre pieds nus devant le convoi...

Ils continuèrent ainsi à avancer le long du train – le commandant d'un côté, Deïev de l'autre –, dépassant le tender avec le charbon et le minuscule wagon-cuisine ; le wagon d'état-major avec des signes à peine visibles de première classe ; cinq wagons de passagers et une église (l'infirmerie). Le convoi se terminait ici, et Deïev n'avait pas eu d'idée. Les jambes du cheval s'arrêtèrent.

Elles restèrent immobiles une minute, une autre, obéissantes, les sabots bougeant à peine : peut-être que le cavalier, de sa selle, discutait avec quelqu'un. Ou réfléchissait à ce qu'il allait faire. Ou...

– Ah, vous voilà, dit une voix tranquille au-dessus de lui, tout près.

Deïev leva les yeux : le commandant d'académie le regardait depuis la plateforme ouverte du wagon.

– Bonjour, camarade, dit stupidement Deïev ; il était toujours accroupi, entre les tas de gravier et de détritux, les mains appuyées sur le sol, comme un singe au zoo.

Il se releva, essuya ses mains sales. Rectifia sa ceinture, tapa des pieds pour enlever la poussière de ses bottes. Puis il attrapa la rampe et sauta sur la plateforme, vers son visiteur. Debout, il se figea, prêt à écouter les reproches ou les sanctions.

La honte était telle que non seulement son visage était insupportablement brûlant, mais aussi la racine de ses cheveux, sa nuque, et même son cou tendu, couvert de sueur. Il aurait voulu fermer les yeux, mais il s'en empêchait : il regardait le commandant dans les yeux, sans ciller.

Le visage de ce dernier était racé, hautain. Des moustaches régulières, comme dessinées au pinceau, un peu frisées aux extrémités... Il se tenait aussi droit que s'il avait porté un corset. C'était un ci-devant, de la noblesse. *Ceux-là* tenaient toujours parole.

– Camarade comm... commença Deïev, mais il se tut, ne sachant comment se justifier.

Le commandant n'écoutait pas.

– C'est pour vous, dit-il sèchement, sortant de sa poche un petit objet enroulé dans un tissu. Je n'en aurai sans doute plus besoin. Mais vous, ça vous sera très probablement utile sur le chemin.

Deïev déplia le tissu : dans un mouchoir plié en quatre, il y avait deux croix en argent – deux croix de Saint-Georges, de troisième et quatrième classes.

– Utilisez-les pour des médicaments ou de la nourriture, continua le commandant, qui ne regardait plus Deïev, mais quelque part au loin, vers la foule d'enfants qui s'approchait de l'infirmier.

Il ajouta à voix basse, après une pause :

– Essayez de ne pas les vendre trop bon marché.

Pour toute réponse, Deïev hocha la tête. Les mots lui semblaient vides et superflus.

Le commandant resta encore un moment immobile, silencieux. Puis il eut un léger claquement de langue, et une croupe sombre apparut en bas des marches du wagon : le cheval était venu à l'appel de son maître. Celui-ci sauta en selle – directement de la plateforme du wagon, sans toucher terre.

– Encore une chose, dit-il, comme s'il s'en souvenait en passant. Devant la gare, il y a une charrette avec cinq cents chemises de corps. Pour vos passagers. Faites-les décharger.

Cinq cents chemises, c'était une richesse incroyable, inimaginable. Deïev en eut le souffle coupé.

– Je vais les prendre moi-même ! s'écria-t-il ; il criait, et son sourire s'agrandissait, le gênant pour parler. Merci, camarade commandant d'académie ! Toute ma reconnaissance prolétaire !

– Ne me remerciez pas, répondit l'autre brusquement, prêt à tirer sur les rênes. C'est la décision des soldats. J'étais contre l'idée de priver l'académie de linge.

Pour toute réponse, Deïev eut un rire heureux, un rire d'idiot. Il ne riait pas à l'idée que les enfants allaient être habillés (même si c'était merveilleux !), mais à l'idée qu'il y avait une vraie fraternité sur terre, une fraternité de gens inconnus, mais pourtant proches.

– Elles ne sont pas lavées, prévint le cavalier. Ils les ont enlevées de leur corps, juste maintenant.

Il serra les flancs du cheval entre ses jambes et s'éloigna.

– Hé, les bottes ! se rappela soudain Deïev. Nous en avons besoin encore une heure ou deux, après on les rend !

Mais le dos droit du commandant s'éloignait déjà en tanguant légèrement...

Plus tard, Deïev porterait les chemises par brassées – fripées, d'un blanc sale, repriseses et recousues, des chemises absolument merveilleuses – et chaque fois, portant une nouvelle brassée, il y fourrait son visage souriant. Elles sentaient le tabac à priser, la sueur masculine, la vodka, le pain, le chou aigre. Elles sentaient le poisson, le savon goudronneux, le pétrole, la fumée. Deïev avait aussi l'impression que ces chemises étaient chaudes. Non, ce n'était pas une impression : elles réchauffaient réellement.



À deux heures de l'après-midi, l'examen médical et la répartition des enfants par wagons étaient terminés. Les frimousses excitées des voyageurs s'agglutinaient par grappes aux fenêtres des wagons, les physionomies moroses de ceux qu'on n'avait pas laissés monter dans le train – une douzaine – se découpaient toujours devant le convoi : ils attendaient Mme Shapiro, occupée à courir dans le convoi pour distribuer des recommandations aux nurses et à ses anciens protégés. Les cavaliers attendaient également la directrice, pour escorter ceux qui restaient jusqu'à la place de la gare, les mettre dans le chariot, puis finalement récupérer les bottes.

La foule de curieux attendait aussi quelque chose, ne se dispersait pas, mais se resserrait toujours plus. Les enfants des rues passaient des deux côtés du train, tentant régulièrement de se glisser à l'intérieur ; le mécanicien en avait déjà expulsé deux du tender – ils avaient fait un trou dans le tas de charbon

pour s'y cacher jusqu'au départ – et Blanche en sortit deux autres du wagon d'état-major. Quant à ceux que chassait Deïev – des plateformes d'accès et de freinage, des toits –, ils étaient innombrables. Des mamans avec leurs bébés tournaient autour du convoi, cherchant une nurse au visage compatissant, et lui fourguant son enfant :

- Prends mon petit ! Il est léger, il mange très peu !
- Non, prends le mien ! Il ne crie jamais !
- Le mien ! Le mien !...

Les paysans se massaient devant le convoi, observant et commentant :

– Y sauvent ces enfants pour de l'argent ? Ou juste comme ça ?

– On fait jamais rien juste comme ça...

– Mais y les emmènent où ? En Chine, à l'océan où y a du poisson ?

– Aux Amériques, à c'qu'on dit ! Y a aussi l'océan...

– On évacue les enfants. C'est la guerre ?

– Ce s'rait mieux ! On crevait pas d'faim, quand y avait la guerre.

– Rendez-nous la guerre, citoyens !

Il y avait autant de bruit qu'avant le départ du train pour Moscou sur le quai principal.

– Ouuuuuuuuuh ! s'écriait la locomotive, donnant de la voix et couvrant celles de tous les autres de sa sirène assourdissante.

Deïev allait et venait dans les wagons, distribuant les chemises. Il avait décidé d'habiller tous ses protégés immédiatement, sans attendre le départ : le chauffage à vapeur fonctionnait, mais ne donnait qu'une chaleur faible. Sans habits et couvertures, les enfants avaient froid. De plus, les enfants vêtus de blanc se distinguaient facilement des passagers clandestins, les enfants des rues, qui continuaient à tenter de se cacher dans les compartiments.

Deux dizaines de chemises – pour les plus petits et les invalides – étaient dans le wagon d'état-major, où Fatima avait le commandement. Près d'une centaine se distribuait dans chaque wagon de troisième classe. Les restantes, deux douzaines, allaient à l'infirmerie, pour les grabataires.

Deïev s'y rendit vers la fin de la distribution. Il n'eut pas le temps d'entrer dans le wagon : l'infirmier Boug était sur le marchepied, le visage figé, les lèvres pincées.

- Ça veut dire quoi ? demanda-t-il.
 Il avait les narines frémissantes, comme un cheval effrayé.
- Ça veut dire ce que ça veut dire ! se renfrogna Deïev.
- Non ! Boug se dressait sur le marchepied, énorme, large, bloquant entièrement le passage et surplombant Deïev de toute sa masse. Non ! On ne prend pas les grabataires.
- Eh bien, ne les prends pas ! répliqua Deïev.
- Il ne restait que quelques minutes avant le départ : il n'aurait pas le temps de débarquer les passagers. Et où les mettrait-il ? Pas par terre, aux pieds de la foule de curieux ?
- Il poussa la brassée de chemises sur le ventre de l'infirmier – prends ça ! Boug fit celui qui ne voyait rien.
- En un demi-siècle, j'ai vu plus de morts que tu as vu de vivants, continua-t-il. Et je vois bien que ceux-ci ne vivront pas.
- Dis-moi de quoi tu as besoin ! Deïev continua de presser les chemises contre la panse de l'infirmier, toujours sans résultat. Quels médicaments, du lait, des œufs, de la graisse de poisson... Du miel ! Je chercherai ce qu'il faut. Et je trouverai ! C'est quand je dois faire quelque chose pour moi, que je suis incapable. Mais pour les autres, je suis un lion !
- L'infirmier se taisait, se contentant de respirer bruyamment.
- Et j'ai de l'argent ! ajouta Deïev, se souvenant des croix d'argent cachées dans sa poche.
- Il mit encore une fois les chemises contre le ventre de l'infirmier – hop ! –, mais comment faire bouger une telle montagne...
- Un jour, ils vont simplement cesser de se réveiller, prononça Boug d'une voix éteinte. Il n'y aura ni cris, ni soubresauts, ni souffrances visibles. Tout se passera doucement, imperceptiblement. D'abord, un premier enfant ne se réveillera pas, puis un deuxième, un troisième... Les premiers mourront avant Arzamas. Certains, vers Samara ou Orenbourg. Pas un n'arrivera à Samarcande.
- Deïev regarda le visage gris de fatigue de l'infirmier, ses rides soudain plus marquées, et put croire pour la première fois qu'il avait plus de soixante-dix ans.
- Nous les enterrerons à côté de la voie de chemin de fer, continua Boug.

La locomotive fit à nouveau retentir sa sirène, recouvrant tous les bruits, mais Deïev entendait clairement les mots de l'infirmier, comme s'il parlait dans sa tête.

– Nous les recouvrirons de terre, pour qu'ils ne soient pas mangés par les chiens, la nuit, nous cachant des autres enfants. Tu creuseras les tombes, et j'apporterai les morts.

La sirène hurlait.

– Tu dois absolument les sauver, dit Deïev, sans attendre que la locomotive se taise, certain que Boug comprendrait. C'est un ordre.

Il posa le tas de chemises aux pieds de l'infirmier, sur les marches, dans la poussière et la saleté, et partit.



La locomotive continuait de crier, comme si elle était devenue folle. Une épaisse colonne de fumée sortait de sa cheminée en direction du ciel, avec des gerbes d'étincelles, des nuages blancs jaillissaient de ses flancs dans un sifflement.

Les mères serraient leurs bébés contre elles mais, effrayés par ces hurlements mécaniques, ils éclataient en sanglots bruyants. Certaines femmes tentaient encore de fourrer leur bébé en pleurs à quelqu'un du train – les nurses postées sur les plateformes des wagons leur répondaient par des cris sévères, agitant les bras. Les gamins des rues, en colère de n'avoir pas pu pénétrer dans le convoi, leur répondaient par des sifflets. Énervés par le bruit, les chevaux de la cavalerie se cabraient et hennissaient mélancoliquement.

Deïev se frayait un chemin dans toute cette agitation, cris et pleurs et sirène, jusqu'à la tête du convoi, au wagon d'état-major, où apparaissait déjà la casquette vive du chef de gare, qui s'appêtait à donner le signal de départ.

– Fils ! dit quelqu'un en le retenant par la manche. Aide-moi !

Une femme, au regard épuisé de vieille femme. Sur sa poitrine, un bébé emmaillotté dans un linge rouge vif. Elle agrippait le coude de Deïev avec l'énergie du désespoir, lui tendant son bébé.

– Prends mon bébé ! Sinon il va mourir ! Prends-le où tu vas – en Chine, dans cette maudite Amérique ! Sauve-le !

Deïev tenta de se libérer des doigts de la femme, mais ils semblaient de fer, ils le retenaient comme un piège à loup.

– Fschchch ! siffla un nouveau nuage de vapeur lâché sur le quai, qui enveloppa Deïev et la femme.

Le convoi sursauta légèrement, et un cliquetis bruyant passa du premier au dernier wagon : on attelait la locomotive.

– Ça y est, le train part ! hurla-t-on à l'avant. Il part, il part !

Deïev ne parvenait pas à desserrer les griffes de la femme. Il était heurté de tous côtés par des épaules et des dos durs, qu'il repoussait à son tour, se frayant un chemin vers l'avant. La femme pesait sur son coude comme un poids de fonte : elle se rapprochait de plus en plus, déjà il sentait son haleine brûlante et insupportablement amère sur sa joue. Elle fourrait le petit corps du bébé contre Deïev, elle allait se pendre à son cou et le faire tomber dans la foule.

– Mais aide-moi donc, camarade ! s'emporta Deïev, s'adressant à un cavalier tout proche. Tu ne vois pas ? C'est insupportable !

Le cavalier – pas un cavalier, un âne sur une selle ! –, au lieu d'éloigner cette bonne femme têtue, sortit son sabre.

L'acier siffla dans l'air – la femme sauta en arrière.

– T'es fou, ou quoi ? Deïev saisit les rênes du cheval, et le cavalier se figea, le sabre en l'air, ne sachant que faire.

Mais les roues tournaient déjà sur les rails, et Deïev, faisant un geste énervé de la main, courut au wagon d'état-major.

– Prends mon bébé, fils ! hurlait la femme derrière lui. Prends-le ! Prends-le ! Prends-le !...

Il courait le long de la foule agitée, des bouches ouvertes et des bras levés, sous la clameur interminable et assourdissante. Il ne savait même pas si le bruit venait de la locomotive ou si les gosiers de tous ces gens laissaient sortir un hurlement unique, fracassant.

Une main sortit du wagon d'état-major – longue et forte. Deïev s'y accrocha, et la main l'arracha à la foule, le tira vers le marchepied. Hop ! Déjà, il était sur la plateforme, à côté de Blanche, et leurs mains étaient entremêlées, serrées comme pour se saluer.

– Vous savez combien d'enfants sont dans le convoi ? demanda-t-elle, ses lèvres contre l'oreille de Deïev, pour se faire entendre dans tout ce tapage. Cinq cents – pas un de

plus ni de moins ! Parfois, on a beau essayer, on n'y arrive pas, mais là...

Et elle lui sourit, pour la première fois depuis qu'il la connaissait. Mais lui était incapable de répondre à ce sourire. Il aurait voulu, mais impossible !

Le wagon tremblait sous leurs pieds. Les rails grinçaient. Le bâtiment de la gare, les arbres, les trains – tout s'éloignait lentement. D'épais nuages de vapeur volaient sur le sol, dissimulant de plus en plus la foule massée sur le quai aux yeux de Deïev.

Soudain, une silhouette surgit de cette ouate blanche : quelqu'un courait derrière la locomotive, à toutes jambes, de toutes ses forces. La bonne femme ! Sa longue jupe se retournait dans la course, remontait au-dessus de ses genoux, dénudant des jambes maigres dans d'énormes chaussures. Sa tresse grisonnante volait au vent. Elle tenait toujours, dans ses bras, le bébé emmailloté dans un tissu rouge vif.

Le train prenait de la vitesse. En le suivant, la femme courait elle aussi de plus en plus vite. Tout en courant, elle tendait le bébé vers le train. Pas au hasard : à Deïev.

Elle le regardait, courait derrière lui. Deïev, agrippé à la barre, ne parvenait pas à détacher ses yeux de la femme. Elle courait désespérément, comme un animal blessé, comme si elle tentait d'échapper à la mort. Son visage, épuisé et blême, était si déformé qu'on avait l'impression que son cœur était sur le point d'éclater.

Vite, encore plus vite, toujours plus vite : son visage était déjà près de la plateforme, presque aux pieds de Deïev. Ses yeux, exorbités. Sa bouche ouverte. Elle lui tendait le bébé, ses bras osseux allongés vers lui : prends mon enfant !

Deïev serra les dents, s'accrocha des deux mains à la barre, manquant de la briser, et fit non de la tête : non, non, je ne peux pas, pardonne-moi !

Alors la femme déposa le bébé sur le marchepied.

Le cocon écarlate était aux pieds de Deïev, sur une grille tremblotante sous laquelle le sol courait follement. Deïev n'eut pas le temps de comprendre : sa main attrapa toute seule le cocon. Déjà, il tenait la barre d'une main, et de l'autre serrait le bébé contre lui.

Et la femme ? Elle avait disparu. Du coin de l'œil, Deïev avait vu ou cru la voir trébucher et rouler sur le bas-côté. Mais on ne

la voyait plus nulle part. D'ailleurs, on ne voyait plus rien du tout : tout était noyé dans la vapeur blanche, qui enveloppait les wagons sous son aile échevelée.

Deïev déroula le linge. Il découvrit un minuscule bébé tordu par un sanglot à peine audible, le corps rouge et ridé : un nouveau-né.

La porte du wagon claqua : c'était Blanche qui, sans mot dire, était partie à l'intérieur.

Le bébé, dans les bras de Deïev, plissait ses yeux encore aveugles et tournait la tête d'un côté puis de l'autre. Il poussa en avant ses lèvres ouvertes, cherchant le sein maternel.

2. À DEUX

Sviajsk-Ourmary

Deïev était un homme simple qui aimait les choses simples. Il aimait quand on disait la vérité. Quand le soleil se levait. Quand un enfant inconnu souriait d'un sourire rassasié et insouciant. Quand les femmes chantaient, et les hommes aussi. Il aimait les vieux et les enfants : il aimait les gens. Il aimait se sentir appartenir à quelque chose de grand : l'armée, le pays, toute l'humanité. Il aimait poser la main sur le flanc d'une locomotive et sentir battre le cœur mécanique contre sa peau.

Il n'aimait pas les blessures et le sang. Il n'aimait pas qu'on tue, les siens, les autres, peu importe. Il n'aimait pas souffrir de la faim et voir les autres souffrir de la faim. Et le mot « ersatz ». Les gens enflés, gisant. Les cimetières de bétail et les cimetières humains.

En d'autres termes, il aimait la vie et n'aimait pas la mort.

Mais les circonstances avaient fait que d'aussi loin qu'il se souvienne, il s'était retrouvé plongé dans cette mort comme une mouche dans le lait, sans pouvoir en sortir ; et tous ses camarades se débattaient pareillement, et tout le jeune État soviétique. Petit, orphelin du dépôt des locomotives, il survivait à peine, dormant dans le hangar des traverses, et détachant, au matin, ses cheveux collés au bois par le givre. Adolescent, employé dans l'atelier de réparation, il se démenait pour une assiette de soupe, travaillant, s'évanouissant régulièrement à

cause de la faim. Dans sa jeunesse, soldat de l'Armée rouge, il avait tué, beaucoup. Plus tard, soldat de l'Armée de ravitaillement, il avait encore tué.

Depuis quelque temps, sur toute l'immensité de leur terre, la mort était omniprésente, au point qu'elle semblait devenue la maîtresse du pays, supplantant le pouvoir soviétique. La mort prenait des formes diverses : épidémies, famines, hivers féroces, pauvreté féroce, criminalité féroce. Férocité de l'Armée blanche, repoussée dans les confins de la république, jusqu'à sa destruction. Férocité de sa propre armée, la rouge. Férocité des soulèvements de paysans qui ne voulaient pas livrer leurs récoltes à l'État. Férocité des détachements de réquisition des récoltes, qui récupéraient « du sang au lieu du blé » dans les campagnes. Les maladies faisaient également des ravages : le typhus avait englouti trois millions de citoyens, la grippe espagnole, trois millions de plus. La famine faisait des ravages dans trente-cinq provinces : quatre-vingt-dix millions de gens gémissaient sans cesse « du pain ! » depuis plusieurs années. Et les journaux avaient beau rapporter timidement que la famine était vaincue, les habitants de la Volga savaient que c'était encore tôt ; ainsi que ceux de l'Ukraine, de l'Oural, de la Crimée.

Deïev ne savait pas pourquoi les choses allaient ainsi. Pourquoi il y avait toujours tant de mort et de souffrance, et si peu de vie.

Quand il y réfléchissait, il s'imaginait une immense balance – comme celles qui sont sur les ports, pour peser la marchandise – et il répartissait mentalement ses souvenirs sur les énormes plateaux : sur l'un, les souvenirs tristes et douloureux, sur l'autre, les images pleines de lumière.

Le premier plateau se remplissait immédiatement. Par exemple lui, tout jeune, effrayé : il passait la nuit à porter ses camarades de régiment tués, les mettant en tas ; puis il enlevait leur équipement, leurs bottes et même leurs sous-vêtements (chaussures et habits étaient un bien précieux à l'armée !) ; tout seul, il creusait une fosse et y mettait les corps nus, ne s'inquiétant que d'une chose – s'ils n'allaient pas avoir froid dans la terre, sans habits. Le soleil de l'aube colorait les corps raidis de jaune et de rose, tentant de leur redonner vie... Ou alors, dans un hangar de réquisition, un tas de grains

imbibé d'essence, auquel on avait mis le feu : pas un ou deux kilos, mais beaucoup plus, de grains dorés, qui se retrouvaient carbonisés en un instant, disparaissaient dans les flammes et montaient au ciel en fumée noire... Des vedettes militaires sur la Volga, et des soldats flottant dans l'eau, cervelle et sang mêlés dans les vagues, l'eau prenait une teinte rouge vif, les rives s'empourpraient...

Le deuxième plateau se remplissait également, mais lentement, avec parcimonie. Des sourires, des mots tendres, la beauté d'un coucher de soleil sur la rivière – est-ce que ça pouvait faire pencher la balance, face à un incendie de grains et au grondement des vedettes qui déchiraient de la chair humaine ? Le plateau du bien et de la joie était toujours incroyablement plus léger.

Bon, la joie, on pouvait l'oublier. Les gens n'avaient pas été conçus pour la joie ou la satisfaction. Mais pas non plus pour mourir. Les gens étaient faits pour vivre, tout simplement. Ils naissaient pour gagner leur pain à la sueur de leur front, pour croquer dans une pomme, marcher pieds nus dans l'herbe, se fâcher, faire la paix, aimer quelqu'un ou aider quelqu'un à construire, à réparer. Pas pour se retrouver gisant, nus, dans une fosse commune, avec un trou dans le crâne. Pas pour être mis en miettes par les hélices d'une vedette militaire. Les gens naissaient pour exister.

Deïev n'aurait pas pu dire d'où il tenait cette foi têtue. Mais elle était son bien essentiel. Et il pouvait être dérouté par beaucoup de choses, avoir souvent peur, être doté d'un caractère faible, la balance imaginaire pouvait osciller sans jamais trouver l'équilibre : cette foi persistait. Elle le sauvait.

À cause de tout cela, il aimait passionnément son travail actuel. Sur le papier, il était au département des transports, expédiait des convois et des marchandises ; en réalité, il se battait contre la famine. C'était la première fois qu'il se battait sans avoir à tuer. Ce n'étaient pas des grains qu'il livrait dans les provinces affamées, ni du beurre, ni du bétail, mais la vie. Il n'accompagnait pas des expéditions de médecins dans les villages reculés, mais la vie elle-même. Et à présent, assis dans le compartiment d'état-major d'un convoi sanitaire, Deïev ne déplaçait pas cinq centaines de passagers d'un point à un

autre, mais emportait des enfants loin d'une mort probable vers un lieu où, peut-être, la vie les attendait.



Deïev n'avait dit à personne qu'il n'y avait des provisions que pour trois jours dans le convoi. Pour quatre, en réduisant les portions. En les réduisant encore, pour cinq.

À qui en aurait-il parlé ? Si Blanche l'avait appris, elle aurait débarqué sans ciller tous les mutilés et les grabataires sur le quai de Kazan. L'infirmier semblait prêt à rester lui-même sur le quai. Deïev n'avait pas de camarades dans le convoi, que des adversaires. Comme s'ils n'étaient pas unis par une même cause, mais combattaient les uns contre les autres.

Il avait quitté Kazan avec l'impression de filer droit dans l'abîme. Avec cinq cents enfants sur les bras, quatre cents garçons et cent filles ; parmi eux, deux dizaines de tout-petits, et autant de grabataires, plus deux douzaines d'invalides et d'enfants enflés par la famine. Sans compter un nourrisson de quelques jours (Deïev n'avait pas regardé, dans le linge rouge vif, s'il s'agissait d'un enfant de sexe masculin ou féminin). Soit Deïev serait assez malin pour les nourrir, soit non. Soit il atterrirait au fond de l'abîme avec son chargement intact sur les bras, soit non.

Il devait conduire ce chargement vers l'ouest, par les forêts de la Volga, jusqu'à Arzamas. Puis vers le sud et l'est, jusqu'à la mer d'Aral. Puis à nouveau vers le sud : traversant les déserts de Kyzyl-Koum et de la steppe de la Faim, jusqu'à Tachkent. Puis en repartir vers l'ouest, passer les chaînes du Tchimgan et de Zeravchan, jusqu'à Samarcande.

Deux semaines. Quatre mille kilomètres.

Deïev avait tout : un convoi, un tender avec du charbon, et même sa propre infirmerie. Et un ordre de mission bardé de sceaux officiels, et un revolver dans sa poche. Il ne manquait qu'une chose : la nourriture.

Si Deïev n'en trouvait pas, les enfants mourraient. On peut rester quelques jours sans manger, mais les enfants sains ne tiendraient pas deux semaines sans manger, sans même parler des malades et des grabataires. Et s'il se produisait un

incident ? Un problème de locomotive, ou autre chose ? Les deux semaines se transformeraient facilement en trois...

Or, Deïev serait coupable de tout. D'avoir pris des invalides au lieu d'enfants sains. De s'être mis en chemin avant d'avoir réuni la nourriture nécessaire. Et même d'avoir embarqué le bébé aux langes rouge vif. Aurait-il vraiment dû laisser Senia, Abeille, Long Nez et Fer à Repasser sur le balcon d'orchestre, voués à mourir ? Ou retarder le départ du train dans l'attente de nourriture, un jour, deux, une semaine, un mois ? Ou pousser le nourrisson du marchepied, le jeter à terre ? Mais à qui pouvait-il expliquer, devant qui se justifier ? À personne, devant personne.

Quelqu'un devait évacuer les enfants de la ville en proie à la famine. Accepter d'avoir sur les bras, sur la conscience, ces cinq cents âmes, tout le long du voyage. Deïev avait accepté. Et ce n'est qu'à ce moment, assis dans le compartiment d'état-major du convoi sanitaire, qu'il comprit à quel point il avait peur, serrant la mâchoire à s'en faire mal. Et il n'avait plus le choix. Il devait nourrir ces enfants, se traîner à terre, se traîner dans la boue, mais trouver le moyen.



Ce n'était pas un compartiment, mais un boudoir dans une maison de tolérance ! Imaginez : des fleurs sur les papiers peints, des fleurs sur la garniture du canapé. Un pré entier se déployait sur le plafond. Des candélabres ouverts aux murs. Une table laquée. Des rideaux de velours, avec une épaisse frange de soie. Devant la table, un pouf sur des pieds de lion, recouvert d'un tissu – à fleurs, évidemment – et solidement vissé au sol.

Avant le départ du train, Deïev et Blanche n'avaient pas eu le temps d'étudier les pièces : ils avaient jeté leurs affaires dans des compartiments voisins, puis étaient repartis régler les problèmes. À présent, Deïev regardait tous ces boutons, ces pétales, et étouffait presque sous leur abondance et leurs frisures. Il ouvrit un vantail caché sous la table et découvrit, dans le creux, quelque chose de brillant et de délicat. Un vase ? Un pot de chambre. Celui-ci n'était pas décoré de fleurs, mais d'oiseaux du paradis. Deïev claqua la porte avec irritation,

mais il ne pouvait rien faire : tel serait son logement pour les deux semaines de voyage.

Les deux compartiments – l'un pour le chef du convoi, l'autre pour la commissaire – n'avaient pas été touchés par les menuisiers lors des transformations. C'étaient d'anciens appartements familiaux : chaque pièce avait sa porte sur le couloir, et elles n'étaient séparées que par une porte de bois en accordéon. À l'idée de l'ancienne fonction de cette porte, les joues de Deïev rougissaient. Il se dit qu'il ne l'utiliserait pas pour aller chez Blanche, et n'entrerait que par la porte du couloir, comme tous les autres, s'il devait y entrer. Le mieux était qu'elle vienne, elle, chez lui : après tout, il était le chef du convoi. Elle n'aurait qu'à frapper – doucement, avec respect –, comme il convenait avant d'entrer dans le bureau du chef...

Il sauta une ou deux fois sur le siège à ressorts, vérifiant l'élasticité du canapé. Essuya de la paume la buée sur la fenêtre : de l'autre côté, à travers les volutes de vapeur de la locomotive, on apercevait des bois de pins assombris par la pluie. Il passa la main sur le tissu lisse des tapisseries. Et, sans s'en apercevoir, se retrouva devant la porte en accordéon.

Aucun son ne venait de l'autre côté. Quelque part dans le couloir, perçant le fracas des roues et les bruits de ferraille, s'élevaient les gémissements du nourrisson (Deïev l'avait confié à Fatima, chargée de le bercer et de le calmer). On entendait aussi le wagon grincer, le chuintement des jets de vapeur loin devant. Mais on n'entendait pas la commissaire. Elle se demandait comment se débarrasser du commandant trop sentimental ? Elle écrivait déjà une plainte ?

Pssch ! La porte en accordéon se replia brusquement, manquant de heurter l'oreille de Deïev collée à elle. Blanche apparut dans l'encadrement.

– Mettons-nous d'accord, Deïev, sur comment nous allons cohabiter, dit-elle. La route est longue, deux semaines. Sans accord, nous ne nous en sortirons pas.

Gêné, il recula, laissant la commissaire entrer sans hésiter, comme si elle était chez elle.

– Vous êtes un homme doux, et même trop sensible. Elle s'assit avec décision au milieu du canapé, s'appuyant contre

le dossier d'un air de propriétaire, croisant les jambes. On ne doit pas vous confronter aux enfants.

Peu désireux d'occuper un coin du canapé ou de rester debout devant la commissaire comme un élève coupable devant son professeur, Deïev dansa un moment d'un pied sur l'autre, choisissant finalement de s'asseoir sur le pouf devant la table. Le pouf était bas, ses ressorts menaçaient de le faire sauter en l'air : il dut écarter les jambes, appuyer les mains sur les genoux, et faire face, dans cette position inconfortable, à Blanche, installée confortablement.

La commissaire examinait l'abondante végétation sur les murs et le plafond, sans curiosité, mais avec un étonnement indifférent, comme si elle voyait un tel mauvais goût pour la première fois. Elle frotta les doigts sur la frange des rideaux qui se balançait au rythme du train, leva avec un peu de mépris ses sourcils épais et longs. Se pouvait-il que son compartiment soit différent ?

– Toi par contre, tu as une poigne de fer, répliqua Deïev, se tortillant sur son siège pour trouver une position plus confortable.

– C'est pourquoi je me charge des enfants. Les disputes, les querelles, les plaintes, les bêtises – laissez-moi toute cette agitation. Ne vous en mêlez pas. Le reste est pour vous : conduisez-nous, nourrissez-nous, soignez-nous...

Continuant d'étudier l'ameublement, Blanche ouvrit sans cérémonie la porte sous la table : les oiseaux de paradis brillèrent sur le flanc de faïence blanche.

– ... commandez, enfin ! Nous sommes d'accord ?

Ah, pourquoi Deïev n'avait-il pas pensé à apporter le pot de chambre aux enfants !

– Je croyais que tu savais seulement agiter ton sabre... S'étant habitué tant bien que mal aux mouvements de son siège à ressorts, il se redressa, et tenta de ramener sur son visage son air important. Voilà que tu te mets à la diplomatie. Pourquoi as-tu changé d'attitude ?

– Vous êtes un homme sincère et passionné, répondit-elle simplement, sans hésiter.

Cet aveu était si inattendu sur les lèvres de la commissaire que Deïev faillit à nouveau perdre l'équilibre.